



Lettres québécoises Page D 3
La chronique
de Robert Lalonde Page D 4



Jacques Hurtubise Page D 9
Formes Page D 10

LIVRES

PHILOSOPHIE

Le rebelle s'est emporté

Michel Onfray n'a pas quarante ans, il en est à son douzième livre et le treizième est annoncé, c'est un nietzschéen de gauche et il a une devise qui est le contraire de Travail, Famille Patrie: jouir et faire jouir.

ROCH CÔTÉ

Parmi les livres qu'on aime, il y en a qu'on lirait au lit toute la journée par passion, en se roulant, d'autres pour lesquels on entreprendrait des voyages en train sans retour, et enfin il y a ceux avec lesquels on se bat, passionnément toujours, parce qu'on les aime autant qu'on les abhorre.

La *Politique du rebelle* de Michel Onfray appartient à la dernière catégorie. Pour le lit, ça gueule trop, pour le train, ça manque de rêve, pour la bataille de rue et la barricade, c'est tout indiqué.

Ça parle de politique. Mais pas n'importe comment. Michel Onfray est un nietzschéen de gauche.

L'insoumission

Qu'est-ce donc qu'un nietzschéen de gauche? C'est un philosophe de la vie vivante, du désir désirant et de la liberté libertaire qui prône l'insoumission à tous les pouvoirs qui organisent la sujétion de l'individu. Et ces pouvoirs-là sont légion, rusés, récupérateurs, tordus, communistes, capitalistes, catholiques et le contraire: à bas tous les faux monnayeurs qui nous disent quoi faire, quoi penser et quoi manger. Vive la société des individus souverains, des êtres solaires, des esprits libres, des loups solitaires, des comètes flamboyantes et des jouisseurs impénitents qui, par contagion, capillarité et rayonnement entraîneront le monde dans une forme nouvelle, réenchante, enthousiaste, créatrice et insoumise. Plutôt que le contrat social, «l'époussement mutuel».

Ah, voilà pour quoi on l'aime, Onfray. Depuis qu'il écrit, ce Normand plonge sa plume dans l'encre noire de la révolte. La révolte contre l'esprit d'ascèse, de sacrifice et de souffrance que le christianisme a infligé au monde depuis deux millénaires. Non, nous ne sommes pas nés pour souffrir mais pour jouir. Nous ne sommes pas nés non plus pour obéir mais pour être souverains. Souverains et fantasques comme Diogène à qui Alexandre le Grand demanda un jour de formuler un vœu afin qu'il l'exauce; le philosophe demanda au roi de se déplacer car il lui faisait de l'ombre.

Retrouvons, dit Onfray, la liberté irrévérencieuse de Diogène pour dire non à tout ce qui rétrécit l'individu, le torture, le déforme, le rapetisse, l'encadre, le surveille, le soumet à des disciplines, le plie à la servitude, le prive de ses désirs, le convertit en robot, en consommateur abruti, en main-d'œuvre disponible, en marchandise et finalement le détruit.

La destruction de l'individu ou du moins sa tentative, c'est sur cette vision d'horreur, celle des camps nazis, que s'ouvre *La Politique du rebelle*. Car, s'il y a une chose que les camps de la mort nous enseignent, c'est que l'individualité est le substrat ultime de toute vie et de toute survie.

VOIR PAGE D 2: ONFRAY



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Anne Hébert

«Il faut sans doute pouvoir être égoïste pour être généreux par la suite. Écrire, c'est donner ce qu'on a de plus intime.»

Après avoir goûté pendant trente ans les douceurs de Paris, Anne Hébert est revenue au pays. Discrète, tout en douceur, l'écrivaine s'est éloignée des affres de l'hiver tout juste avant la parution de son dernier cru, Est-ce que je te dérange? Quelques jours avant son départ pour le Midi, nous l'avons dérangée un brin...

MARIE-ANDRÉE CHOUINARD
LE DEVOIR

Avant d'aller au fond des choses, satisfaisons immédiatement la curiosité qui accompagne inévitablement ces rencontres avec les grands. Belle, oui, Anne Hébert est belle, et d'une élégance à couper le souffle. Sereine, la grande dame vous raconte le frimas emprisonnant les arbres et l'obsession de la mort sur le même ton posé et dans une langue aussi admirable que celle de ses écrits.

A son image, un logis tout en simplicité, baigné de lumière. D'un côté, la ville envahissante; de l'autre, le calme de la nature, îlot de paix en plein cœur de la tumultueuse métropole. Vagabondant à son rythme, du même pas feutré que celui de sa maîtresse, un gros matou en guise de colocataire et de confident.

Dérangeante

Simple, imposante à la fois, elle vous offrira bonnement «une petite bière ou encore un alcool fort» lorsque, à cause du caractère unique de cet entretien, vos premiers mots trahiront une certaine nervosité. «Il est vrai que je n'accorde que très peu d'entrevues, et peut-être qu'avec le temps on m'a forgé une réputation d'interviewée intimidante.»

De retour depuis peu au bercail, elle qui avait élu Paris pour y faire son nid des trente dernières années, Anne Hébert regarde les affres de l'hiver d'un œil inquiet. «J'avais gardé le souvenir d'une neige immaculée, dit-elle. Mais j'avais oublié toute cette agitation et la saleté de l'hiver.» Dehors, nous étions alors en plein désordre, déjà bouleversés par les débuts de la tempête de verglas. La grande écrivaine devait s'envoler quelques jours plus tard vers les chauds rayons du Midi. «J'ai du mal à supporter l'hiver. Je ne me rappelais plus que c'était comme ça.»

Avant de retrouver ses habitudes françaises, elle allait partager impressions et sentiments sur son plus récent récit, *Est-ce que je te dérange?*, lequel se retrouvera sur les étagères de nos librairies dès mardi. Titre étonnant, auquel on ne marierait pas spontanément la prose d'Anne Hébert, auteure de *Kamouraska*, du *Torrent*, des *Fous de Bassan* et de *L'Enfant chargé de songes*, entre autres ouvrages. «Il est vrai que ça me ressemble moins, admet-elle. Mon tout premier choix de titre était Une mort naturelle, jusqu'au moment où je me suis rendu compte que c'était exactement le titre de l'un des projets d'écriture d'Albert Camus, ce qui m'a fait changer de cap.»

VOIR PAGE D 2: HÉBERT

Cahier spécial Salon du livre de
Ne manquez pas notre spécial
publié le 21 mars 1998 Tombée publicitaire: le vendredi 13 mars 1998

LIVRES

HÉBERT

Les traces d'un thème qui l'ont suivie depuis ses premiers pas

SUITE DE LA PAGE D 1

C'est l'histoire de Delphine, cette fille mi-enfant, mi-femme, un brin timbrée, le «souffle de la mort» courant sur sa nuque, débarquée à Paris après avoir quitté les bords de sa rivière canadienne. «La Jacques-Cartier, bien sûr», confie Anne Hébert, qui est née en 1916 à Sainte-Catherine-de-Fossambault, près de cette rivière aux célèbres soubresauts.

Transformée sous la plume de l'écrivaine tantôt en oiseau fragile, ici en petit chat perdu, là encore en une plate limande, Delphine trouble, sitôt arrivée, le quotidien de deux Parisiens: Edouard, visiblement agacé par cette présence féminine trop vivante qui le force à laisser fondre un petit peu de sa carapace et à remuer la boîte aux sentiments; et Stéphane, le cœur troublé par l'arrivée imprévue de cette Québécoise venue pourchasser ses rêves jusqu'à Paris.

Un ton en ouverture

«Est-ce que je te dérange?», demande Delphine à Edouard, troublant l'apparente sérénité de son quotidien. Étonnant, dérangeant, le ton est donné dès les premières mesures du récit. Dans

sa chambrette dénudée, Édouard contemple le cadavre de Delphine, venue mourir ici, dans son lit à lui. Que lui aura laissé cette fille, sinon quelques affaires éparpillées et des questions pleines la tête? «Je suis libre de n'être rien ni personne, se disait-il lors des premières incursions de Delphine dans sa vie. Surtout, qu'elle ne vienne pas ici mêler ses traces aux miennes. Qu'il n'y ait pas de mémoire d'elle dans ces murs.»

Créature importune s'il en est — «Quelqu'un qui arrive toujours chez vous sans prévenir, qui dépose ses affaires, qui dort dans votre lit sans vraiment vouloir coucher avec vous, c'est en effet très dérangeant», affirme Anne Hébert. Surtout pour Edouard, qui refuse de se laisser attendrir par cette drôle de fille. —, Delphine traîne sous sa robe, sous ce ventre rebondi de future maman, un terrible secret. De ville en ville, d'une station de train à une autre, elle poursuit Patrick, le père de l'enfant à venir, cet homme qui l'a cueilli alors que la mort de sa grand-mère venait tout juste de l'anéantir.

Après avoir concocté trois versions de cette histoire, la polissant chaque fois davantage, beaucoup à Paris, un peu à Montréal, l'écrivaine y a laissé des traces de ces thèmes qui l'ont suivie depuis ses premiers pas: enfance déchirée, amour torturé, présence de la mort, le tout servi dans une littérature imprégnée des forces de la nature.

La mort en présence

Dans *Est-ce que je te dérange?*, la mort est en effet omniprésente, et tout particulièrement exprimée par la voix de Delphine, inextricable mariage d'aube et de crépuscule. «J'aime ma grand-mère quand elle se berce sur la galerie, dit Delphine. Quand elle a été morte, la chaise berçante a continué de se balancer toute seule dans le vent et je n'ai pu supporter ce balancement vide sur la galerie et j'ai couru.



[...] le souffle de la mort, ce souffle et ce balancement sur ma nuque quand je cours, l'odeur des champs à perte de vue, de chaque côté du chemin, mêlée au souffle du vent et de la mort.» Chamboulée par le départ subit de cette grand-mère qui l'a toujours guidée, Delphine se précipite dans les bras chaleureux du premier venu. D'un giron rassurant à l'autre, le petit oiseau court à sa perte.

C'est l'image d'une toute jeune fille, sans doute itinérante, rencontrée au hasard d'une sortie à Paris, qui a provoqué l'écriture de ce récit. «Je revenais d'un concert, avec des amis, et près de ma porte il y avait cette jeune fille, âgée de 16 ou 17 ans. Lorsqu'elle m'a entendue, elle a levé la tête avec peur. Et ce regard apeuré m'a beaucoup fait réfléchir sur ces gens sans domicile, en marge de la société, souvent en fuite. [...] C'est en pensant à une fille comme ça, complètement sans peau, sans horizon, qu'est née Delphine.»

S'etonnera-t-on de savoir que, 80 ans passés, et même avec un tableau d'honneur des mieux garnis, Anne Hébert ressent encore, dans les moments qui précèdent la rédaction, cette même angoisse prenante et indéfinissable? «C'est tout à fait comme au premier jour. C'est encore le noir complet au tout début, cette même impression de se jeter dans le vide. Et puis à mesure que l'œuvre se construit, on s'appuie sur ce qu'on est en train de bâtir, on apaise l'anxiété. Par moments, c'est très jubilatoire. Et de nouveau, au bout de quelques pages, l'angoisse revient. Cette

fois on se dit: «Où est-ce que je m'en vais? Que suis-je en train de faire?»»

L'anonymat de l'auteur

On connaît la timidité de l'auteur, son penchant avoué pour l'anonymat et le quotidien tranquille. «L'écriture d'un livre est déjà un geste tellement impudique, où l'on se met à nu devant les autres, où l'on expose les plus intimes de nos idées.» Reine des modestes, à Montréal elle apprend à apprivoiser le regard des autres sur son visage. Mais il est un regard auquel elle paraît difficilement s'habituer: celui des analystes, experts en littérature, qui décortiquent son œuvre, la triturent, en extirpant les significations les plus fouillées. «Tout ça me dérange beaucoup. J'ai l'impression d'être disséquée, analysée sous toutes mes coutures. C'est un peu comme si j'étais tout à coup, parce que j'ai écrit un livre, une proie qu'on met sous cage et qu'on observe.»

Écrire, source de bonheur et de tourment, acte généreux et égoïste à la fois. «Pendant le processus d'écriture, je suis complètement absorbée par ce que je fais, explique Anne Hébert, qui se dit poète à la plume de romancière. Je deviens l'être le plus égoïste qui soit, que le moindre coup de téléphone ou la plus petite visite peut déranger. On n'est pas très normal quand on écrit! Mais il faut sans doute pouvoir être égoïste pour être généreux par la suite. Parce qu'écrire, c'est donner ce qu'on a de plus intime.»

Le récit terminé, la porte refermée, il ne reste plus qu'à attendre que viennent d'autres de ces moments privilégiés. La tête «pleine de projets», la grande dame retrouvera sa métropole lorsque les tempêtes verglacées ne seront qu'un lointain souvenir et que la touche printanière aura dépourvu la ville de sa grisaille. De son petit appartement parisien, elle écrivait en pointant les yeux sur son petit jardin verdoyant. bercée par le chant des oiseaux, elle se retrouvait peu à peu au pays, décrivant ce qui coule en ses veines. Du haut de son logis montréalais, puisera-t-elle l'inspiration dans les souvenirs de Paris?

EST-CE QUE JE TE DÉRANGE?

Anne Hébert
Éditions du Seuil, Paris
1998, 138 pages
En librairie le 3 mars

ONFRAY

Quand tout s'est effondré, il reste soi

SUITE DE LA PAGE D 1

Quand tout s'est effondré, quand toutes les «valeurs» ont été bafouées, il reste soi, son individualité, son noyau intime. Pas l'Homme des chartes de droits. Non, un individu, une forteresse intérieure, un corps à soi. Et voilà ce qu'il y a de commun aux êtres. S'il y a une essence de l'humanité, c'est celle-là, celle du souffle intime, de la chair, du corps inaliénable de chacun.

Repensons donc la politique sur cette base, propose l'auteur. Plutôt que l'Homme et ses généralités, l'individu, les individus tous pleinement porteurs de l'essence humaine, sans hiérarchie, tous appelés à la même souveraineté radicale, à la même liberté pour soi et les autres. Foin des appareils à encadrer, des machines à hiérarchiser, des bureaux à codifier la vie, refondons une manière de vivre sur une raison hédoniste commune. Priorité à ce qui permet de vivre, de se rendre l'existence joyeuse pour soi et entre nous.

Le souffle libertaire de cette littérature est un vrai tonique. C'était lui déjà qui nous décoiffait dans les œuvres précédentes de Onfray, comme *L'Art de jouir*, *La Sculpture de soi*, *Le Désir d'être un volcan*. Cette potion est nécessaire pour renforcer son système immunitaire contre la lourdeur des conformismes sociaux qui nous apesantissent sans cesse, les entreprises de conditionnement qui travaillent sans relâche à nous équilibrer. Jusqu'à «l'humour», chez nous, qui s'affiche en hurlant avec une marque de bière ou de pain industriel. Rions en chœur et en rangs!

Des noms!

Finalement, y a-t-il une vraie politique du rebelle? On se le demande. Car si la veine libertaire de l'auteur est authentique et vivifiante, son sens de l'analyse politique laisse souvent pantois. Pour asseoir sa «théorie», l'auteur nous présente un monde d'une noirceur terrifiante. Le travail? C'est la mort de l'individu, l'esclavage, l'holocauste. Les salaires? Toujours dérisoires. L'entreprise? C'est comme le camp de concentration. La société? Des riches d'un côté, des pauvres de l'autre, la jungle! Le capitalisme? Il a bouffé la société. Les clochards, les prisons, tout ce qui va mal? C'est la faute du libéralisme.



On finit par se lasser. L'auteur gâche vraiment sa manière avec un manichéisme primaire qui n'est pas un exemple de pensée complexe. Il s'est dessiné pour lui-même une société libérale infernale, fermée au changement, irrespirable, brutale, qui a transformé ses sujets en marchandise. Nous vivrions ni plus ni moins dans une forme de totalitarisme. C'est gros, trop gros! Les démocraties libérales, qui ne sont pas l'enfer sur terre, ne s'attrapent pas avec de tels gants de boxe.

L'auteur adopte dans trop de pages un ton de théologien de gauche vitupérateur et intolérant. Il y a là finalement une sorte de conformisme. Lui, il est du bon côté de la barricade, contre le libéralisme, contre le Mal. De l'autre côté, se trouvent les «collaborateurs» du système libéral. Et le mot collaborateur, nous prévient-il, a trouvé son plein sens à Vichy. Craignons qu'un anti-Onfray ne soit bientôt un chien!

S'il vous plaît, monsieur l'auteur, continuez de nous faire jour mais ne nous criez plus de noms! Ce n'est pas bien.

POLITIQUE DU REBELLE

Traité de résistance et d'insoumission
Michel Onfray
Grasset, Paris, 1997, 342 pages

Commandez vos livres chez Renaud-Bray

Nous expédions partout au Québec poste ou messagerie.

Montréal : 342 - 2815

Extérieur : 1-888-746-2283
E-mail : sad@renaud-bray.com



Suzanne JACOB

Parlez-moi d'amour

«Avec [...] le souci de laisser aux lecteurs le soin d'imaginer tout seuls ce qui n'est pas évident, Suzanne Jacob signe ici des nouvelles dont l'intérêt est variable, certes, mais l'impact, chaque fois incontestable.»

Réginald Martel, *La Presse*



ROMAN • 120 PAGES • 17,95 \$

Boreál
Qui m'aime me lise

JEAN CHARLEBOIS



L'OISELIÈRE

roman
19,95 \$

«Un pur joyau du lyrisme amoureux. [...] Un sublime hommage à l'amour et à la femme. [...] Le roman de Jean Charlebois est un merveilleux cadeau à la littérature québécoise.»

Blandine Campion, *Le Devoir*

«C'est magnifique et déchirant. Une histoire de vie, de mort, d'amour, d'un romantisme grave et beau.»

Danièle Bombardier, *Le Plaisir de lire*

«Une magnifique célébration de l'amour. [...] Un coup de maître»

Lise Lachance, *Le Soleil*

«Une langue soutenue, d'un grand lyrisme. Magnifique!»

Jean Fugère, *Radio-Canada*



LE GROUPE
DE LA MAISON
LITTÉRAIRE

I'HEXAGONE
La passion de la littérature

Achetez Vos livres, petite ou grande collection. Payons le bon prix. Argent comptant.

Vendons Bande dessinées, Livres d'art et 20 000 autres titres à moitié prix ou mieux. Qualité et choix.

SERVICE À DOMICILE
4075, rue St-Denis (angle Duluth)
Montréal (514) 288-5567

YVES ROBILLARD

VOUS ÊTES TOUS DES CRÉATEURS
OU LE MYTHE DE L'ART

Yves Robillard n'annonce pas dans cet ouvrage résolument polémique la mort de l'art, comme tant d'autres l'ont fait! Mais il affirme d'emblée qu'une nouvelle révolution se prépare, à l'approche du troisième millénaire: le concept de l'art, en tant que mythe, c'est-à-dire croyance collective fondant une société, est une invention de la société industrielle qui va bientôt être remplacée par un autre mythe, celui de la société de création. En d'autres mots, que la place accordée aux artistes va diminuer au profit des ateliers de créativité pour tous et de leurs animateurs. Fini bientôt le temps où il y a d'un côté les créateurs, et de l'autre les spectateurs! La créativité, n'est-ce pas d'abord trouver un sens à ce qu'on fait?

LANCTÔT ÉDITEUR LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

LIVRES

LETTRES QUÉBÉCOISES

L'Amérique est-elle imaginable?

INTÉRIEURS DU NOUVEAU MONDE

Pierre Nepveu

Boréal, coll. «Papiers collés», Montréal, 1998, 378 pages

Au départ de ce livre — qui, bien davantage qu'un recueil d'analyses de textes, est une invitation à un voyage littéraire dans les Amériques —, il y a une interrogation suscitée par les lectures de Pierre Nepveu, et qu'il a faite sienne: comment la littérature, dans son insatiable appétit de résistance, se détourne-t-elle des grands mythes de l'espace pour inventer, quelque part, dans une chambre, une maison, une ville, une autre manière d'être dans le Nouveau Monde? Ou encore, comment des écrivains ont-ils, chacun à sa manière, tenté d'intérioriser l'Amérique par leur écriture?

La réponse, riche de mille variantes, Nepveu nous la présente en parcourant des textes anciens et récents, de tous genres et de toutes formes: ceux de Marie de L'Incarnation — cette religieuse mystique dont la découverte du Nouveau Monde a été, nous dit Nepveu, essentiellement imaginaire — ou de la poétesse américaine Emily Dickinson, le *Volkswagen Blues* de Jacques Poulin mais aussi le *Né à Québec* d'Alain Grandbois, des chants amérindiens ou encore les poèmes de Paul-Marie Lapointe et du Franco-Ontarien Patrice Desbiens. La lecture de Pierre Nepveu est à la fois fine et claire: très attentif aux inflexions particulières de chacun de ces textes, sans brandir le jargon de la critique universitaire,

l'auteur nous fait découvrir ces façons étonnamment variées d'écrire l'Amérique, d'y inscrire une subjectivité.

Fait surprenant: ce continent imaginaire des écrivains comporte peu de paysages grandioses ou de vastes espaces; tout se passe comme si, devant cette immensité pourtant bien réelle, on ne pouvait éprouver que du saisissement ou de l'admiration, sans parvenir à s'y situer ou — comme on dit en psychanalyse — à s'y poser comme sujet. Ainsi, les lieux mêmes où s'élaborent ces subjectivités, ce sont plus souvent des chambres — chez Laure Conan ou Emily Dickinson — ou de petites villes, comme le Macklin de *Poussière sur la ville* d'André Langevin, cette ville-frontière qui devient, dans le roman, un véritable principe d'intériorité. Cette Amérique qui, selon les auteurs, aura des allures de Babel ou de terrain vague, cette terre d'errance ou de repli sur soi, il semble qu'elle ne puisse être saisie subjectivement que par fragments.

Bien entendu, il y a des écrivains qui ont prétendu, à l'inverse, embrasser le continent dans son entier, comme certains poètes québécois qui ont emprunté à la culture beat; Nepveu les résume au passage, jugeant que leur œuvre offre, au bout du compte, un spectacle assez tapageur que l'on ne peut prendre tout à fait au sérieux. Il est même caustique à propos d'une certaine poésie qui revendique explicitement l'Amérique — celle, notamment, de Lucien Fracœur et de Denis Vanier. Nepveu voit du ridicule dans cette prétention. Vouloir embrasser toute l'Amérique, cela s'apparente à l'esprit tipop qu'avaient préconisé Pierre Maheu et Raoul Duguay, à

l'époque de *Parti-Pris*, mais par dérision. Chez ces auteurs qui se proclament intégralement américains — ou, plus précisément, états-uniens —, Nepveu décele une part de dégoût, de théâtralité qui est en même temps une autodéfense contre tout dialogue, tout rapport sérieux à la culture américaine.

Naissance de l'œuvre

Intérieurs du Nouveau Monde a pris forme au fil des années, au gré des travaux de recherche de Pierre Nepveu — qu'il s'agisse d'articles qu'on lui a commandés ou de sa participation au groupe de recherche Montréal imaginaire qu'il avait dirigé avec Gilles Marcotte, à l'occasion du trois-cent-cinquantième anniversaire de fondation de la ville —, mais c'est aussi une entreprise personnelle, nourrie des voyages que l'auteur a lui-même faits à travers l'Amérique. À l'instar des écrivains qu'il analyse, Nepveu — qui est aussi poète et romancier à ses heures — s'est senti interpellé par cette Amérique imaginaire, complexe et fuyante. Quittant son rôle de lecteur professionnel, il raconte deux rencontres — l'une fut réelle et l'autre, imaginaire — qui sont respectivement le prologue et l'épilogue de son livre.

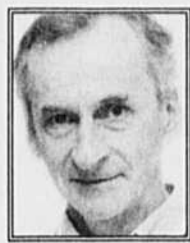
Il y a d'abord l'Américain Ron Kovic, cet ancien combattant du Vietnam, que Nepveu a croisé à San Francisco en 1984, lors du lancement d'un livre de William Burroughs. Kovic est célèbre: après avoir dénoncé sur les tribunes cette guerre absurde dont il était revenu paraplégique, il a publié *Born on the Fourth of July*, ce livre-témoignage dont on a fait un film retentissant. Aussi brillant que cynique,

Kovic incarne tout à fait les malaises que Nepveu lui-même a ressentis à errer dans San Francisco.

Puis, Nepveu clôt son voyage dans l'imaginaire des Amériques par l'épisode d'un voyage au Brésil. Il est à Sao Paulo et, lisant des poèmes de Carlos Drummond de Andrade, il s'imaginerait rencontrer Terezita de Jesus, une humble Paraguyenne qui avait émigré au Brésil, y avait vécu une tragique histoire d'amour et en était repartie sans laisser de traces. Nepveu salue cette femme au destin exemplaire, cette nomade obligée qui, comme tant d'autres, a abandonné sur son parcours ses enfants, une de ces filles-jardins qu'on a envie de prendre dans ses bras...

Au terme de ce périple littéraire et affectif, écrit dans une langue admirablement précise — et, à l'occasion, sensuelle —, Pierre Nepveu constate que les vrais voyages sont verticaux. Plongées dans l'imaginaire, recherches d'une fraternité par delà les différences de cultures et de nationalités, ils sont ardu, forcément subjectifs et partiels.

Comment, en effet, penser l'Amérique, cette immense étendue où l'Histoire a peine à s'inscrire, ce continent dont le nom même est une erreur? Car ce sont des moines lorrains, fous de cartographie, enfermés dans leur couvent de Saint-Dié dans les Vosges, à 800 kilomètres de tout océan, qui ont baptisé notre continent en 1507. Ils avaient pris connaissance des récits de voyages d'Amerigo Vespucci, alors que ceux de Christophe Colomb, le vrai découvreur européen, ne leur leur étaient pas encore parvenus...



Robert Chartrand

LA VIE LITTÉRAIRE

Saul nommé Chevalier des lettres

L'auteur canadien John Saul, à la fois essayiste, romancier et pamphlétaire, recevra lundi des mains de l'ambassadeur de France au Canada les insignes de Chevalier des arts et des lettres. L'auteur des *Bâtards de Voltairre*, de *La Civilisation inconsciente* et de *Compagnon du doute* est né à Ottawa, en 1947. John Saul a longuement vécu en France et est devenu au fil des ans l'un des observateurs les plus attentifs des cultures du monde entier. Saul se joint aux titulaires canadiens de l'Ordre des arts et lettres où s'alignent déjà Jane Urquhart, Michael Ondaatje, Margaret Atwood, Atom Egoyan, David Cronenberg, Robert Charlebois et Céline Dion.

Concours lancé

Après la remise, l'automne dernier, du tout premier prix littéraire Pierre-Tisseyre, voilà qu'est lancée la première édition du même prix, version jeunesse. Le prix Pierre-Tisseyre récompense l'auteur francophone d'une œuvre pour adultes, comme ce fut le cas en 1997 avec la remise de 10 000 \$ à l'auteur Jacques Desfossés (*Pourri comme la gloire*), et, en alternance, l'auteur d'une œuvre pour la jeunesse. Offerts par la succession Pierre-Tisseyre, du nom de cet éditeur passionné par les livres et ses auteurs, le premier prix de 5000 \$ et deux bourses de 1000 \$ (mentions du jury) seront attribués en novembre prochain à des auteurs ayant écrit un ouvrage destiné au jeune lectorat (trois catégories d'âge sont possibles). Les trois œuvres primées, dans l'une ou l'autre des catégories proposées, seront publiées aux Édi-

tions Pierre-Tisseyre. Pour renseignements, composez le (514) 334-2690 poste 290 (demandez la responsable du concours, Francine Allard).

Infolangue, pour les mordus de la langue

Désormais, la revue trimestrielle de l'Office de la langue française, *Infolangue*, circule non plus seulement dans les officines gouvernementales mais aussi en kiosque et en librairie. Au moment où de nouveaux articles de la Charte de la langue française portant sur la langue du commerce et des affaires viennent tout juste d'entrer en vigueur, un dossier sur le français des commerces et de la publicité est le point de mire du tout premier

numéro «public». À l'intérieur, un article sur les mauvaises traductions (*Made in Turkey, Fait en Dinde: faut-il en rire?*). En plus, une entrevue avec la directrice du *Devoir*, Lise Bissonnette, sur ses exigences quant à l'usage du français, le résumé des efforts d'une multinationale en vue de l'obtention d'un certificat de francisation et la langue de la microélectronique. En kiosque, en librairie, dans les tabagies, etc., au coût de 3,95 \$.

George Sand, le mythe

Dans le cycle des conférences orchestrées par le département d'études françaises de l'Université de Montréal, mardi prochain, à 16h: Isabelle Naginski, de la Tufts University, propose à l'auditoire sur *George Sand*

mythographe: le mythe des origines. Le 3 mars, au Pavillon Lionel-Groulx, salle C-3145. Dans le cadre du séminaire conjoint sur le XIX^e siècle Université de Montréal/Université de Toronto.

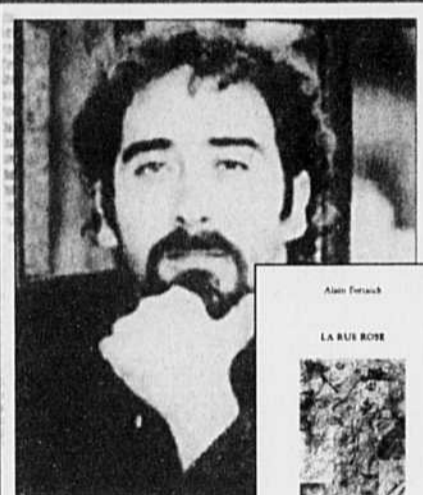
Guide pour écrivains et artistes

Avis aux intéressés: l'Union des écri-

vains du Québec vient tout juste de publier un *Guide de l'impôt pour l'écrivain et l'artiste* rédigé par le comptable Richard Sheddler. Cet outil coûte 15 \$ et il est possible de se le procurer en faisant la demande au Secrétaire de l'UNEQ: (514) 849-8540 ou par courrier électronique à l'adresse suivante: ecriv@uneq.qc.ca.

Marie-Andrée Chouinard

NOUVEAUTÉ aux Éditions TROIS



La rue rose

Alain Fortaich

récits

...un hymne à l'appétit de vivre, qui surgit ultimement lorsque les mots ont épuisé les forces de la mort et que peut être hurlée enfin la parole libératrice: «Nie wieder! Nie wieder!» — Plus jamais, plus jamais de ces maux-là...»

«Ce premier roman d'Alain Fortaich, singulier sans être déroutant, grave, riche et beau.»

Robert Chartrand, *Le Devoir*

Chez votre libraire

XYZ éditeur



«Se projeter dans l'écriture, c'est donner naissance à d'inattendus moi fictifs. Régine Robin, dans *Le Golem de l'écriture*, montre avec beaucoup d'intelligence que l'écriture juive contemporaine s'élabore et se construit sur cette diffraction du moi qui constitue une des marques du postmodernisme.»

Régine Robin
Le Golem de l'écriture
De l'autofiction au Cybersoi

304 p. • 27,95 \$

XYZ éditeur

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: 525.21.70 • Télécopieur: 525.75.37

XYZ éditeur

MADELEINE GAGNON



Un livre de mort
et de vie.

Un requiem pour
les êtres en allés,

Le deuil
du soleilvib éditeur
17,95 \$LE GROUPE
VIB-MARIE
LIBRAIRIE

vib éditeur

La passion de la littérature

Danielle
CHAPERON

Emma et le dieu-qui-rit

«Danielle Chaperon décrit avec justesse et humour le passage difficile de l'enfance à l'âge adulte.»

Lise Lachance, *Le Soleil*

ROMAN • 160 PAGES • 17,95 \$

Boréal
Qui m'aime me lise

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

La fleur ingrate de l'âge

LARRY VOLT
Pierre Tourangeau
XYZ Éditeur, collection «Romani-
chels», Montréal, 1998, 270 pages

BLANDINE CAMPION

Pour mettre en scène son person-
nage d'adolescent tourmenté,
Pierre Tourangeau a choisi, d'une
part, de donner une toile de fond his-
torique à son premier roman. Le lec-
teur retrouve donc, évoquée de ma-
nière générale, l'agitation politique et
sociale des années 70, marquée par
des événements dont le récit offre
des échos précis. Ainsi, l'enlèvement
par une cellule du Front de libération
du Québec (FLQ), au début d'octobre
1970, du diplomate britannique James
Richard Cross ou la séquestration du
ministre Pierre Laporte prennent la
forme, passés au filtre de la fiction, de
l'enlèvement d'un p.-d.g., celui de la
United Motors, par le héros quelque
peu survolté et... aviné. De même, au
cours des dix-neuf chapitres qui
constituent le roman, se succèdent
des scènes d'arrestations arbitraires,
d'affrontement entre les forces de la
police et les manifestants formés
d'étudiants et d'intellectuels, et des
dialogues ou des réflexions qui ont
trait aux revendications linguistiques.

Second facteur de perturbation,
l'action du roman se situe en grande
partie dans un lieu qui est, lui aussi,
le théâtre de nombreux changements:
le collège. Entre le séminaire clas-
sique et le cégep actuel, l'institution
dirigée par les «Supliciens» s'avère en
pleine évolution, une évolution qui ne
va pas sans heurts. En effet, le récit
souligne, par l'entremise des relations
houleuses entre les étudiants et leurs
professeurs, la difficulté ressentie par

les religieux de s'adapter aux boule-
versements de l'époque. Leurs va-
leurs morales, leurs préceptes com-
me leurs attitudes sonnent faux, et
s'opposent parfois violemment au dé-
sir de liberté et au nihilisme des
jeunes esprits qui leur sont confiés.

Pourtant, de même que l'évocation
de la crise de 1970 ne fait pas du ro-
man de Pierre Tourangeau un roman
d'analyse politique ou un roman enga-
gé, de même le dessein du roman
n'est pas de faire le portrait des institu-
tions religieuses au tournant de la laï-
cisation. En effet, la résolution d'adop-
ter la décennie 70 comme cadre tem-
porel se justifie par le fait que, si cette
époque est intimement liée à la ques-
tion linguistique et à celle de l'indé-
pendance du Québec, Larry Trem-
blay, mieux connu sous le nom de Lar-
ry Volt, se cherche lui aussi à la fois
une autonomie, entre une solitude
douloureuse et un amour encore plus
douloureux, et un langage propre,
entre le lyrisme noir non dénué de cy-
nisme du désespoir et la tentation mé-
fiante, sinon léfiante, du bonheur.

Car le roman de Pierre Touran-
geau est essentiellement centré sur
cet adolescent rebelle qu'est Larry
Tremblay, catalyseur de tout le petit
univers qui gravite autour de lui, et
principal narrateur du récit. Ainsi,
pour mieux se concentrer sur l'explora-
tion du malaise vécu par son per-
sonnage, l'auteur a choisi d'éloigner
les parents, surnommés la Vierge et
le Taureau (à ce propos, on souligne-
ra que le jeu constant sur les noms
des personnages ou les jeux de mots
sur les prénoms, s'ils participent du
ton humoristique non dénué de fines-
se adopté parfois dans le roman, fini-
sent pas être lassants...), partis se
griller au soleil des plages de Floride.

Tension et désordre dans la société
ou au sein du collège permettent
alors de surdéterminer la tension et le
désordre qui existent dans la vie du
personnage, ou plutôt des person-
nages, dans la mesure où Rachi, Os-
car Naval, Anna Purna et Julie Corne,
pour n'en citer que quelques-uns, of-
frent tous une expérience différente,
mais non moins problématique, de
cet «entre-deux» si particulier qu'est
l'adolescence. Au cœur du véritable
microcosme qu'est l'univers du collè-
ge, Larry Volt tente donc, parfois avec
agressivité, souvent avec maladresse,
de se sortir du labyrinthe psycholo-
gique et émotionnel qu'est devenue
son existence. Livré à lui-même par
l'absence de ses parents, aux prises
avec ses doutes existentiels, il opérera
tantôt pour les paradis artificiels (la
drogue et l'alcool, en l'occurrence),
tantôt pour l'action (sans grande
conviction toutefois), sans que jamais
ne s'éloigne vraiment de son horizon-
mental la tentation du suicide, solu-
tion radicale mais ô combien rassu-
rante à ses souffrances.

Pierre Tourangeau a ainsi joué de
la construction même de son récit
pour en accentuer la portée drama-
tique: la scène d'ouverture du roman
nous montre Larry assis sur le re-
bord d'une fenêtre et sur le point de
se jeter dans le vide, scène à laquelle
répond en écho le dernier chapitre
dans lequel se décidera le destin de
l'adolescent. Menacé de toutes parts
par le néant qui l'entoure, désillusion-
né, meurtri, le cœur sans cesse au
bord des lèvres, Larry Volt apparaît
comme un personnage ambigu, riche
par son ambivalence même, qui pose
au monde et à autrui des questions
dont l'à-propos est loin de se résumer
à l'adolescence.

ESSAIS

Le roi hérétique

AKHENATON, ROI D'ÉGYPTE

Cyril Aldred. Présenté et traduit de l'anglais
par Alain Zivie. Le Seuil, Paris, 1997, 138 pages

NAÏM KATTAN

Le roi d'Égypte Akhenaton, qui régna au quatorzième
siècle avant notre ère, fascine depuis longtemps non
seulement les chercheurs mais aussi des écrivains et de sa-
vants, de Freud à Andrée Chérid.

Des égyptologues, dont certains parmi les plus éminents
sont les Canadiens A. B. Mercer et D. B. Redford, ne sont
pas d'accord sur la personnalité de ce monarque singulier et
très controversé. Il était tenu, jusqu'à la fin du dix-neuvième
siècle, pour un réformateur religieux, un chercheur et un té-
moin de la vérité divine, voire un précurseur de Moïse. De
nos jours, des chercheurs et des archéologues le dépeignent
comme un jouisseur, un penseur superficiel et sont d'accord
avec ceux de son époque qui le considéraient comme un
athée sinon comme un fou.

Cyril Aldred est un éminent égyptologue britannique. Son
ouvrage, *Akhenaton, roi d'Égypte*, est magnifiquement traduit
par son confrère français Alain Zivie. Aldred fait état des re-
cherches archéologiques et décrit avec soin et précision les
monuments, les tablettes et la région d'Amarna où ce pharaon
installa son trône. Il évoque l'Égypte de l'époque, qui venait de
se défaire de la domination des *hyksos*, une peuplade asiatique
qui avait envahi le pays. On apprend que l'Égypte entretenait
des liens suivis avec l'autre empire de cette période, Babylone,
et que la correspondance s'effectuait dans la *lingua franca*
d'alors, le babylonien, rédigé en caractères cunéiformes. Ain-
si, l'Égypte n'était point isolée et les deux empires s'alliaient
pour imposer leur autorité sur les contrées voisines.

Néfertiti, l'épouse d'Akhenaton, est reconnue pour sa
beauté qu'attestent maintes représentations artistiques, dont
le célèbre buste du musée de Berlin. Aldred nous apprend
que, avant même la mort de cette reine, qui survint trois ans
avant la fin du règne d'Akhenaton, celui-ci avait des relations
sexuelles avec les deux aînées de ses filles. Il n'obéissait pas
alors à un désir physique, même incestueux, mais à un en-
semble d'obligations dont la principale était d'assurer par
une postérité masculine la continuité de sa lignée divine. Du
reste, chaque pharaon était décrit comme la semence divine
provenant d'une divinité particulière. Akhenaton n'avait de
lien qu'avec Aton et sa déception fut de ne pas avoir de des-
cendant mâle.

Ce monarque était également un poète, et Aldred cite no-
tamment l'hymne qu'il adressa à Aton, reconnaissant dans
cette divinité une supériorité sur toutes les autres. Il fut, par
conséquent, considéré comme un monothéiste. On le condamna
et pour son hérésie et pour son fanatisme. Sa
constante préoccupation du culte de *Ré Horakhty*, en son
aspect de lumière provenant d'Aton, a détourné son attention
des exigences et des besoins quotidiens du gouvernement.
Aussi la corruption régna-t-elle en son temps, ainsi que
l'anarchie, et, comble de malheur, une épidémie dévasta le
pays, provoquant l'extermination de la famille royale.

«L'éclipse d'Akhenaton fut complète, dit l'auteur. Pourtant, et
d'une manière presque perverse, les idées auxquelles il a tant
sacrifié n'allaient pas complètement périr avec lui. Elles durent
continuer à hanter les esprits d'autres hommes et elles prévalurent
finalement sous la forme des commandements du Décalo-
gisme relatifs à la conduite de l'homme vis-à-vis de Dieu; mais
celui-ci procédait d'une autre "enseignement"».

Soulignons, finalement, que de nombreuses illustrations
et dessins éclairent et complètent le texte.

LA CHRONIQUE

«Un qui tâche de vivre, l'autre qui regarde...»

«[...] je savais toujours qui me regardait [...] à je ne sais quel mystérieux rayonnement de la tendresse qui tra-

verse les paupières closes...»

Je relis, pour la je ne sais plus combienième fois, cette
chère *Rue Deschambault* de Gabrielle Roy. La fenêtre de
ma chambre d'hôtel ne s'ouvre pas, et j'en suis quitte pour
deviner l'air du printemps qui semble griser les mar-
cheurs; manteaux ouverts, la tête libre, ils avancent avec
des enjambées heureuses, insouciantes... Les cloches
sonnent à toute volée, et j'ajuste le clocher de l'église: on
dirait une croix de chocolat noir posée sur un accordéon
déplié. L'église moderne et coincée entre deux édifices à
bureaux, gris et bêtes, et je songe à Jésus entre les deux
larrons: autrefois, cette histoire m'avait ému, et je me sou-
viens des rêves que je faisais souvent, enfant, de ma voix
faible, repentante, demandant au Sacré-Cœur une place
dans un paradis qui n'était connu que de moi
seul, un coin de verger en mai où, parmi la lu-
mière et les odeurs sucrées, je m'allongerais
dans l'herbe pour toute une éternité de soleil
et de parfums, de ce feu rouge au fond de ma tête,
où je voyais apparaître les visages aimés et sou-
riants, délivrés de leurs tourments comme de
leur devoir d'aimer... L'aimer, si difficile, si
malaisé, avec son «chagrin qui n'est peut-être
qu'un enfant seul...»

«Je croyais que l'on peut à son gré s'arrêter de
respirer et, ainsi, quitter le mal, quand on le
veut, parce que c'est le mal...» Elle en sait long,
la romancière de la détresse et de l'enchan-
tement, sur l'amour, sur le chagrin, sur le vent, la
peur et la beauté, sur le temps long et les vio-
lentes espérances, sur cette façon que nous
avons tous, parfois, «d'agiter les bras comme
s'ils étaient une paire d'ailes». Sur cette douceur
immortelle posée sur un visage aimé, trop
aimé, mal aimé, aimé dans cette «clarté
pauvre» du jour le jour. «Toute ma vie, je n'ai pu
entendre un être humain dire "j'aime" sans
avoir le cœur noué de crainte et vouloir, de mes
deux bras, entourer, protéger cet être si exposé...»
L'amour, c'est aller vers l'autre «comme dans
nos rêves où l'on sait que l'on avance un peu,
mais comment le sait-on?». C'est avoir «les
mains abandonnées à ses côtés» et parler tout
bas, «comme lorsqu'il y a de la peine autour de
nous». C'est ne pas savoir donner à ceux qui
partagent notre vie la tendresse dont on grati-
fie facilement l'étranger, c'est ne pas savoir être
heureux près de l'aimé, comme on l'est en son
absence, quand il ou elle est parfaitement aimable.
«Si papa s'était comporté parmi nous
comme parmi les étrangers, et maman avec lui
comme en son absence, est-ce qu'ils n'auraient
pas été parfaitement heureux ensemble?». Sans
doute. Mais «comme il est difficile de définir les
choses vraies...» Et puis, les adultes qui tâchent
d'aimer font des efforts, ils vont inquiets, tour-
mentés par «des questions futiles, des petits problèmes creu-
sés pour rien», ont «de ces singulières émotions d'adultes
qui ne sont entièrement ni chagrin, ni joie...»

J'écris, dans ma chambre close, séparé du printemps
par une vitre épaisse. Mais la lumière entre à flots dans la
pièce. Écrire, c'est souvent se savoir, se sentir séparé du
monde et pourtant plongé en lui, c'est «quitter les siens et
les retrouver pour vrai», c'est «leur vouloir du bien et aussi
vouloir s'améliorer soi-même». C'est contenter les autres,
les «curieux de miracles», c'est «avoir le cœur sur la
manche» et le sentir couler sur ses doigts, c'est «faire at-
tention au malheur», au «cri du vent», c'est admettre que
«le chagrin a des yeux pour mieux voir à quel point ce mon-
de est beau...»

Il n'est pas une page de ce livre miséricordieux et tout
simple qui ne parle du cœur, en racontant les joies et les
chagrins de la maison de la rue Deschambault, si «mal à
l'aise au soleil», sous le vent plaintif qui réduit la pauvre
terre en «poussière errante et malheureuse». «Le vent
m'étouffe, le détail déprimé, les puis séchant...» La tante
Thérésina Veilleux devient pessimiste et rêve de la Cali-
fornie. Alicia «aux grands yeux sombres» répète sans arrêt

qu'on souhaite tous faire de grandes choses «mais qu'on
ne fait jamais que des petites choses vilaines». La mère rêve
à Ste-Anne-des-Chênes, à son vieux couvent, et entend
«des générations mortes respirer autour des vivants». Le
père déchiffre les souvenirs sur le visage de sa femme,
«comme des oiseaux en plein vol» («Le vieux pommier
contre la grange, existe-t-il toujours? Reste-t-il quelque chose
du verger?»)

La maison de la rue Deschambault est une caverne de
mille et une nuits oubliées, mais radieuses et sans cesse
recommencées, mêlées à la fatigue, aux regrets et à «beau-
coup de peines accumulées sur le cœur». On y surveille at-
tentivement ses «pauvres songes», les yeux lancés sur l'ho-
rizon infini, fuyant sous le grand ciel de l'Ouest. On y en-
dure le temps long et des désirs désordonnés et rapides
comme des coups de vent.

Et puis, un jour, Gabrielle, dans son grenier «perdue
dans la solitude de l'avenir», écoute une voix, sa propre
voix, qui l'appelle: «Oui, viens, c'est par ici qu'il
faut passer...» «J'écrirais. C'était comme un
amour soudain qui, d'un coup, enchaîne un
cœur.» Aussitôt, bien sûr, elle pense: «je n'ai
rien à dire encore... Je veux quelque chose à
dire!...» Oui, c'est comme cela que ça se pas-
se: on veut d'abord dire, et ensuite on cherche
ce qu'on dira. On ne sait pas, quand on com-
mence à écrire, à vouloir écrire, qu'on est déjà
plein à craquer de choses à dire — la maison
grise, le ciel de l'Ouest, le père, la mère, la tante
Thérésina, le vent, la voix des étangs et des
villages — et on attend, et tout est «vague en-
core, bienfaisant et un peu triste». «Écrire, se dit
Gabrielle, écrire... Est-ce qu'il ne fallait pas pour
ça venir au grenier, écouter longtemps, long-
temps, les voix qui se croisent [...] et tant de
choses qu'il faut démêler?» Écrire, ce sera dur.
La mère le lui dit, sans ménagement:

«Ce doit être ce qu'il y a de plus exigeant
au monde... pour que ce soit vrai, tu com-
prends? N'est-ce pas se partager en deux: un
qui tâche de vivre, l'autre qui regarde, qui
juge?»

Sans doute, et pire et mieux encore. Écrire,
ce ne sera pas de tout repos. D'abord, «il faut
le don, si on ne l'a pas, c'est un creux-cœur. On
dit le don mais peut-être faudrait dire, le com-
mandement...» Gabrielle écoute sa mère par-
ler et déjà ressent sa solitude, son don, sa
«malchance». «A mesure qu'elle parlait, ce
qu'elle disait je le sentais vrai, et déjà comme
enduré...» Oh oui, ce destin «déjà enduré», les
livres déjà commencés, et qui nous rapproche-
ront et nous sépareront tant des autres... Mais
le don est plus fort que nous, cette «curiosité
de nous connaître, c'est cela qui nous tire le
mieux en avant».

Je crois me voir, et m'entendre, dans le han-
gar, chez nous, recroquevillé entre les piles de
canards de bois de mon père: je pressentais
mon don, entendais «le commandement», étais
désespéré en diable, et follement espérant. J'écoutais,
j'épiais, je voyais s'approcher «l'avenir qui est toujours un
peu une défaite».

Je vais sortir marcher dans le printemps de cette ville
mal connue, où le printemps semble être enfin venu à la
recontre de nos espérances. Avant de sortir, j'apprends
par cœur ce passage du livre, que je réciterai tout à
l'heure aux rigoles et à la vilaine neige noire, au bord
des trottoirs:

«Mais j'espérais encore que je pourrais tout avoir: et la
vie chaude et vraie comme un abri — intolérable aussi
parfois de vérité dure — et aussi le temps de capter son re-
tentissement au fond de l'âme; le temps de marcher et le
temps de m'arrêter pour comprendre; le temps de m'isoler
un peu sur la route et puis de rattraper les autres, de les re-
joindre et de crier joyeusement: "Me voici, et voici ce que
j'ai trouvé en route pour vous!... M'avez-vous attendu?...
Ne m'attendez-vous pas?... Oh, attendez-moi donc!..."»

RUE DESCHAMBAULT
Gabrielle Roy, Boréal, 1993



Robert Lalonde

«Je croyais que l'on peut à son gré s'arrêter de respirer et, ainsi, quitter le mal, quand on le veut, parce que c'est le mal...»

désespéré en diable, et follement espérant. J'écoutais, j'épiais, je voyais s'approcher «l'avenir qui est toujours un peu une défaite».

Alexandre Jardin

sera à Montréal
les 3, 4 et 5 mars 1998

Venez le rencontrer

- le mercredi 4 mars de 12h00 à 13h30 à la librairie Chapter's 1171, rue Sainte-Catherine O.
- le jeudi 5 mars de 12h00 à 13h30 à la librairie Garneau du Complexe Desjardins 150, rue Sainte-Catherine O. niveau Place

GALLIMARD

La revue TROIS 3 «La découverte d'un monde»

Dessins : Marie-Claire Blais Texte posthume : Josée Yvon Hommage à Barbara

... et Claire Varin, Clarice Lispector, Robert Yergeau, Audre Lorde, Hugues Corriveau, Claudine Bertrand, Monique Bosco, Marie Bernard, D. Kimm, Danielle Roger, Jean Duval, Jacques Brault, Pierre Ouellet, Amélie Nothomb...

Éditions Trois, 2033, av. Jessop, Laval (Québec) H7S 1X3 Tél.: (514) 663-4028 Fax: (514) 663-1639

Les mardis Fugère

Conférences littéraires à la Maison de la culture Frontenac
Tous les premiers mardis du mois, des écrivains se racontent, à 19 h 30

Connaissez-vous les Bœothuks?
Que savez-vous des Rwandais?

Afin de repousser les préjugés,
L'Union des écrivaines et écrivains québécois,
en collaboration avec
la Maison de la culture Frontenac,
vous invite à rencontrer :

Bernard Assinini
François Busingo

le MARDI 3 mars 1998, à 19h30

à la Maison de la culture Frontenac (métro Frontenac) - Entrée libre
Les mardis Fugère sont animés par Jean Fugère

LIVRES

LE FEUILLETON

L'identité en question

L'IDENTITÉ

Milan Kundera
Gallimard, Paris, 1998, 165 pages

Il vous est sûrement arrivé un jour d'être placé en situation de comparer les charmes de la jeunesse et ceux de la maturité et de vous dire: Certes, cette jeune fille (ou ce jeune homme) ne manque pas d'esprit, de charme, voire de profondeur, sans compter cette part d'innocence ou de naïveté si admirable chez la jeunesse. En somme, elle promet, donne le goût de croire à la vie, à la beauté, au possible. Mais cette femme (cet homme) parvenue à maturité, dans la force de l'âge, portant un regard lucide, voire un peu ironique sur le monde et ses semblables, que la vie a marquée, éprouvée, souvent trahie, mais qui n'a pas perdu pour autant sa foi en elle, combien est-elle plus fascinante, plus admirable! Avec elle (lui), j'ai l'impression de ne pas être trompé, d'être placé devant une force qui ne se dérobe pas aux difficultés ou aux laideurs du monde, et qui a de plus cette généreuse cruauté de me montrer les choses telles qu'elles sont, sans ménagements.

Le prétexte de cette digression s'est imposé à moi lorsque je me suis rappelé l'auteur dont je vous parlais la semaine dernière, Alessandro Baricco. Auteur dont je pourrais sans doute mieux et plus justement parler aujourd'hui après avoir lu Kundera. C'est souvent ainsi. On comprend mieux en comparant. Sans enlever à Baricco son talent et la magie de son écriture, force m'est d'admettre que j'ai été plus fortement marqué, ému et touché par Kundera.

Et la différence — hormis celle du style — tient au réalisme pessimiste du second, à sa capacité d'embrasser le réel de telle sorte qu'il apparaisse dans toute sa complexité, toute sa cruauté aussi. Chez lui, pas de fuite, pas d'artifices stylistiques, pas d'envoies oniriques inutiles. Seulement une attention soutenue portée aux plus infimes détails de la vie (ici celle d'un couple), de ses motifs, de ses failles. Chez Kundera, tout part presque toujours d'une crise, d'un séisme intérieur qui vient ébranler les certitudes et dévier insensiblement, mais irré-

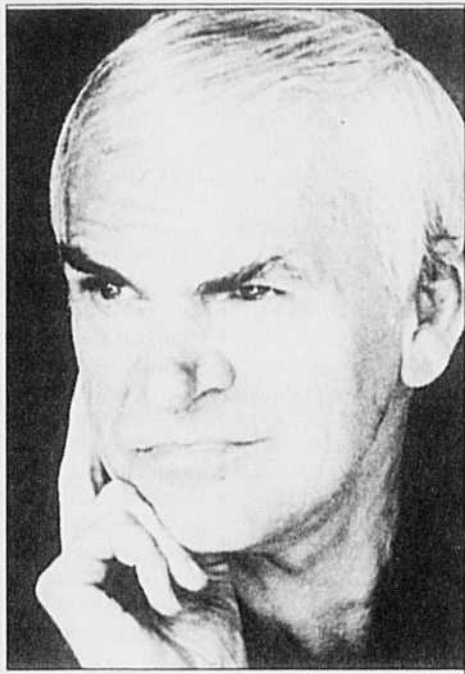
médiatement, le cours de la vie. Dans ce cas-ci le prétexte est, on peut le dire, infime. Un presque rien. La rencontre de deux sentiments, aussi fugaces que banals, qui vont enclencher une crise qui pourrait n'avoir pas de fin.

Venu trouver Chantal sur une plage normande, Jean-Marc confond de loin sa silhouette avec celle d'une autre femme, plus âgée qu'elle, moins belle. S'apercevant de son erreur, il ne comprend pas comment on peut ne pas reconnaître la silhouette de l'être le plus aimé, de l'être [tenu] pour incomparable. Au même instant, sur le même bord de mer où elle se promène sans le voir, Chantal observe des hommes occupés à jouer comme des enfants ou à remplir leur office de père. Aucun n'a de regard pour elle, comme si elle n'existait plus, comme si elle était devenue transparente. Les hommes ont-ils changé à ce point? Est-ce elle qui a vieilli, perdant du coup tout attrait? Une évidence s'empare de Chantal: «les hommes ne se retourneront plus jamais sur elle».

L'art de la transformation

Tout le génie de Kundera tient à cet art de transformer un petit fait subjectif, une infime déchirure dans le tissu subjectif en un récit qui concentre à la fois les effets de langage, l'histoire personnelle, les faits de société ambiants et le désir qui creuse son sillon à l'insu des personnages. Le titre de ce récit, *L'Identité*, n'a pas été choisi au hasard. Il s'agit ici d'une véritable crise d'identité concernant la place que tient l'autre en nous-mêmes et celle que nous tenons en l'autre. Car ne sommes-nous pas toujours chevillés à cette équation à double inconnu? Qui suis-je dans le regard de l'autre, et qui est-il dans mon regard? Et s'il vient à manquer, à se dérober, que reste-t-il de lui, et donc de moi? Chacun va ainsi commencer à douter de l'autre, précipitant du coup la chute qui va les rendre étrangers l'un à l'autre et les perdre.

Le développement narratif par lequel Kundera inscrit cette perte progressive de rapports entre deux êtres qui s'aiment est extrêmement subtil et intelligent (je parle ici à la fois d'intelligence narrative et d'intelligence du cœur humain). Nous avons toujours les deux points de vue, celui de Jean-Marc et celui de Chantal, sur les



Milan Kundera

ARCHIVES LE DEVOIR

mêmes événements. L'ambiguïté des mots, les malentendus, les motivations personnelles, les contextes de réception, tout est admirablement amené pour que l'irréparable arrive sans qu'on puisse rien y changer. Ainsi va la tragédie. «Il vit Chantal avec deux femmes, ses collègues. Mais elle n'était plus la même que le matin; elle parlait d'une voix plus forte à laquelle il n'était pas habitué, ses gestes étaient plus rapides, plus cassants, plus dominants [...] C'est toujours ainsi: depuis l'instant où il la revoit jusqu'à l'instant où il la reconnaît telle qu'il l'aime, il a un chemin à parcourir.» Cette double identité de Chantal (qui travaille dans le monde de la publicité) la traverse entièrement.

La métaphore du parfum

Elle va d'ailleurs plus loin que la simple opposition vie publique-vie privée. Dans sa jeunesse, quand elle avait seize, dix-sept ans, elle chérissait tout particulièrement une métaphore: celle du parfum de rose qu'elle aurait voulu être pour traverser tous les hommes et, par les hommes, «embrasser la terre entière». Aussi est-elle divisée entre le regard de l'amour (qui est toujours «le regard de l'esseulement») et celui de l'inondation des regards inconnus, «gros-siers, concupiscent et qui se posent sur elle sans sympathie, sans choix, sans tendresse ni

politesse, fatalement, inévitablement.» Pourtant, sa nature ne la pousse pas à avoir des amants... Alors pourquoi ce rêve? Parce qu'on n'existe fatalement que dans le regard de l'autre, et que cet autre n'a pas un visage mais mille visages. Et puis parce que, fatalement, l'amour nous arrache de la société des humains...

De même Jean-Marc s'est-il un jour aperçu que l'amitié était «indispensable à l'homme pour le bon fonctionnement de sa mémoire», que pour se souvenir de son propre passé, pour pouvoir le porter avec soi et conserver ainsi l'intégrité de son moi, il fallait le «miroir» que nous tendait l'ami. Jadis il pensait même qu'entre la vérité et l'ami il fallait toujours choisir l'ami. Aujourd'hui, il pense que cette maxime est devenue archaïque. Pourquoi? Parce que les temps ont changé. Comment est née l'amitié dans l'histoire de l'homme? se demande-t-il. Certainement comme une alliance contre l'adversité. Mais aujourd'hui? «Que peux-tu faire pour toi un ami quand on décide de construire un aéroport devant tes fenêtres ou quand on te licencie? Si quelqu'un t'aide, c'est encore quelqu'un d'anonyme et d'invisible, une organisation d'aide sociale, une association pour la défense des consommateurs, un cabinet d'avocat.» Nous traversons nos vies sans grands dangers, conclut-il, mais aussi sans amitié... Nous sommes passés à l'ère des contrats d'égards réciproques — contrats de politesse. Aussi bien dire, contrats d'indifférence.

De même Chantal, dont l'enfant issu de son premier mariage est mort, trouve-t-elle dans cette mort une libération. Eh oui! Car cette mort la laisse «libre dans [son] face-à-face avec le monde [qu'elle] n'aime pas», alors que l'existence d'un enfant oblige à s'attacher au monde, à l'aimer afin de donner un avenir à cet enfant. Syndrome d'époque, d'absolue individualité que l'auteur aurait voulu fustiger? Même pas. Kundera ne juge pas, non plus qu'il ne met en évidence des «idées». C'est un écrivain et sa tâche est de relayer, en le dépouillant, ce que le monde fait de nous sans même que nous nous en apercevions. Il révèle, parcourt la fibre qui nous tisse, se nourrit de nos contradictions, de nos peurs, de nos rêves. Bref, il se fait l'archéologue des épaisseurs de nos vies. Lisez Kundera, vous en apprendrez plus sur vous-même et le monde qui vous entoure que tout ce qu'on peut vous proposer dans nos brunchs culturels. Et c'est tellement mieux que la télévision!

denisjp@mink.net



Jean-Pierre Denis

◆◆◆

Embrasser le réel pour qu'il apparaisse dans toute sa complexité

ABLA FARHOUD



Abila Farhoud
Le bonheur a la queue glissante
Roman



roman
17,95 \$

Un roman qui agrandit l'imaginaire québécois.

Nouveautés

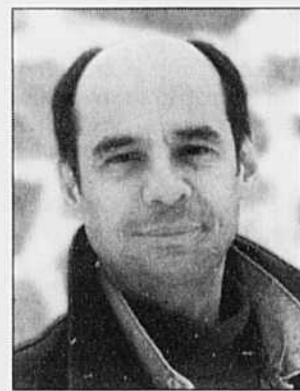


L'Enfant chinois

de Guy Parent

19,95 \$, 210 pages

Un récit empreint de sérénité, qui adopte à merveille le ton méditatif de l'Orient.



«Le roman de Guy Parent finit ainsi par ressembler aux petits gâteaux créés par M. Chang, «un de ces exquis mariages d'insouciance et de gravité qui charmaient si délicieusement le palais...» et l'esprit.»

Blandine Campion, *Le Devoir*

«L'Enfant chinois se lit comme un journal personnel écrit dans un style agréable et poétique.»

Marie-Paule Villeneuve, *Le Droit*

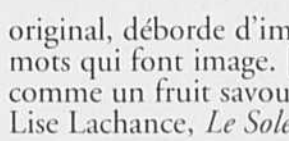
Comme enfant je suis cuit

de Jean-François Beauchemin

15,95 \$, 160 pages

Un roman pour adultes à la fois drôle et touchant, grave et léger comme le sont parfois les enfants.

«Jean-François Beauchemin voit les choses sous un angle original, débordé d'imagination et possède l'art des mots qui font image. [...] son roman se dévore comme un fruit savoureux.»



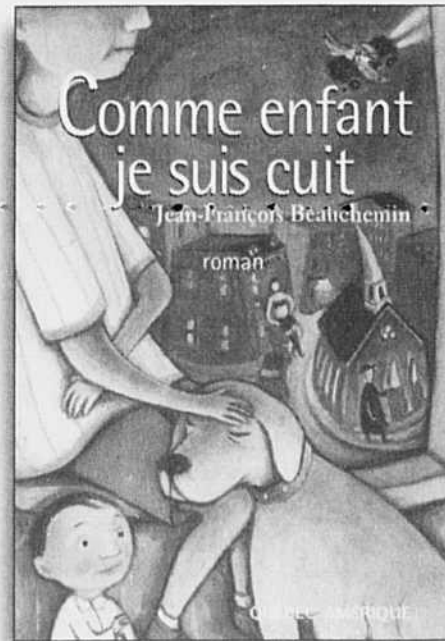
Lise Lachance, *Le Soleil*

«Un délicieux et charmant récit, qui se dévore d'une traite!»

La Tribune

«Ses propos, naïfs en apparence seulement, transmettent une critique décapante de la société.»

André Poulin, *Le Droit*



Comme enfant je suis cuit
Jean-François Beauchemin
roman

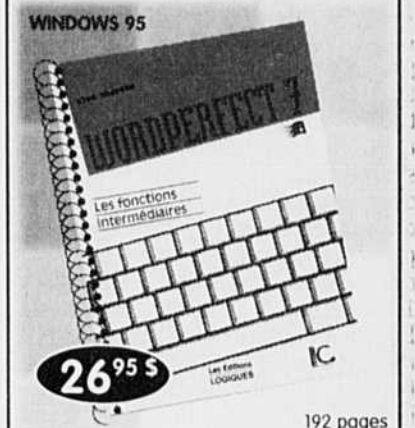
roman

EN LIBRAIRIE

www.quebec-amerique.com

Les Éditions LOGIQUES

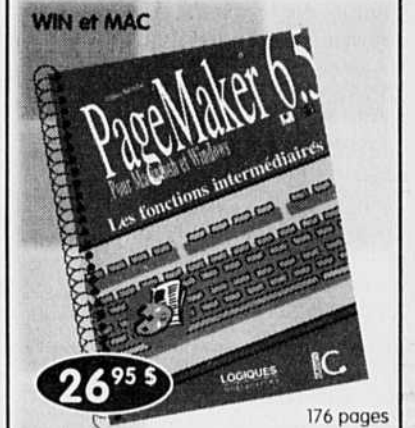
Notes de cours: Nouveautés



Windows 95
26,95 \$
192 pages



Word Perfect 7 (intermédiaire)
Lise Martin
24,95 \$
152 pages



Windows NT 4.0 (base)
M. Blais, N. Delisle et J.-M. Fontaine
26,95 \$
176 pages



PageMaker 6.5 (intermédiaire)
Gilles Bérubé
26,95 \$
112 pages



Photoshop 4.0 (base)
Suzie Robichaud
24,95 \$
152 pages



Illustrator 7.0 (intermédiaire)
Alain Vallières
32,95 \$
384 pages

Notes de cours Plus
Access 7
Michel Lacasse
Distribution exclusive LOGISQUE
1225, rue de Condé
Montréal (Québec) H3K 2E4
Tél.: 933-2225 Fax: 933-2182
logique@cam.org
http://www.logique.com

LIVRES

ESSAIS ÉTRANGERS

Une nouvelle Terre

LE CHOC DES CIVILISATIONS

Samuel Huntington
Traduction de l'anglais par Jean-Luc Fidel, Editions Odile Jacob, Paris 1997, 402 pages

Une bombe amorcée orne la couverture. Coiffée du titre: Le Choc des civilisations. On pense tout de suite au «choc des Titans».

L'ouvrage, lui, est certainement à classer dans une trilogie d'essais-chocs américains sur l'après-guerre froide, avec La Fin de l'histoire, de Francis Fukuyama et Jihad versus McWorld, de Benjamin Barber.

Incontournable ne veut pas dire sans défaut: notamment quand, sous couvert de cosmopolitisme, on affiche un ethnocentrisme de grande nation.

Trois ouvrages, signons-le au demeurant, qui ont d'abord existé sous la forme réduite d'articles de revue d'idées.

La direction de la revue Foreign Affairs, où est d'abord paru l'article de Huntington, à l'été 1993, The Clash of Civilization?

La paresse a fait de «la fin de l'histoire» l'analyse repoussoir, voire l'anti-paradigme, de l'après-guerre froide.

La thèse de Fukuyama trouve ici, avec le Choc des civilisations, un complément et une réelle réponse.

La thèse centrale de Huntington peut sembler toute simple: «Dans ce monde nouveau, les conflits les plus étendus, les plus importants, et les plus dangereux, n'auront pas lieu entre classes sociales, entre riches et pauvres, entre groupes définis selon

SAMUEL P. HUNTINGTON

LE CHOC DES CIVILISATIONS



des critères économiques, mais entre peuples appartenant à différentes entités culturelles.»

«Qui êtes-vous?»

Aujourd'hui, «la question «Dans quel camp êtes-vous?» a été remplacée par une interrogation bien plus fondamentale: «Qui êtes-vous?»



Antoine Robitaille

Pour Huntington, l'identité détermine les relations internationales.

Quelles civilisations composent le monde d'aujourd'hui? Huntington se risque à en énumérer «sept ou huit».

En plaçant ainsi l'Occident parmi les civilisations, comme «une d'entre elles», Huntington veut lui faire subir une révolution copernicienne: «non,

nous ne sommes plus au centre du monde.»

En d'autres termes, ce livre porte sur la place de l'Occident dans le monde. Il nous annonce que notre civilisation risque maintenant de subir l'histoire; qu'elle n'est plus la seule à la faire.

La guerre des mondes

Aujourd'hui, une réelle multipolarité se révèle avec tous ses risques, qui prendront peut-être la forme, annonce le politologue avec un sens dramatique indé-

niabie, de violents conflits entre l'Occident et le monde musulman ou le monde chinois, ou les deux... Ici, on peut parler de choc des Titans.

Parce que la «global culture», aux génés occidentaux, suscite des résistances identitaires (affirmation, par exemple, des «valeurs asiatiques» par certains leaders des dragons), faudrait-il que l'Occident renonce à ce qu'il a de meilleur, notamment l'effort de l'objectivité, les droits de l'homme, la démocratie?

Certes, plusieurs universalistes se mentent à eux-mêmes en rêvant à un monde «sans histoire», c'est-à-dire où le débat idéologique est clos, où tous les continents marchent avec allégresse vers l'économie de marché et la démocratie libérale; certes, ils se trompent encore plus en réclamant l'abolition totale des frontières; mais Huntington semble faire fausse route en réclamant un repli contre-nature à l'Occident.

Surprise! Relativiste culturel sur le plan international, Huntington défend pourtant chez lui l'Occident avec un ferveur peu commune: «les multiculturalistes américains rejettent (...) l'héritage culturel de leur pays. Ils (...) souhaitent créer un pays aux civilisations multiples, [qui n'appartient] à aucune civilisation [...]. L'histoire nous apprend qu'aucun Etat ainsi constitué n'a jamais perduré en tant que société cohérente.»

Relativisme à l'étranger. Fierté occidentale à la maison. On voit poindre, dans cette attitude, une sorte de nationalisme nouveau genre qui en embrasse simplement un peu plus large: un nationalisme occidental. Contradiction dans les termes ou simple réalisme?

arobitaille@sympatico.ca

HISTOIRE QUÉBÉCOISE

La relecture du temps De Patriotes et de médecins, de juifs et d'intolérance

GILLES LESAGE LE DEVOIR

HABITANTS ET PATRIOTES

Allan Greer Boréal, Montréal, 1997, 372 pages

Tout comme pour Louis Riel dans l'Ouest canadien, le second regard d'historiens anglophones sur les Patriotes remet en question nombre d'idées reçues sur des événements cruciaux de la trame de ce pays.

Ainsi, l'examen que fait Allan Greer de la Rébellion de 1837 dans les campagnes du Bas-Canada révèle que les «masses» ont joué un rôle beaucoup plus important que celui que les historiens ont bien voulu leur attribuer à ce jour.

«Des institutions comme la milice et la paroisse avaient largement contribué à façonner le mouvement, et les coutumes entourant le charivari et la fête de mai offraient des modèles d'action collective contre les représentants locaux du régime colonial.»

Le professeur d'histoire à l'université de Toronto fait bien ressortir (tout comme Stéphane Kelly dans La Petite Loterie, aussi publié chez Boréal) que la paysannerie n'a jamais constitué une force politique indépendante.

Qu'on qualifie les événements de 1837-38 de «Troubles» ou de «Rébellion», le chercheur émet l'hypothèse que le Canada traversa alors une crise révolutionnaire classique. Les conditions économiques prévalant en 1837, de même que les dynamiques sociales et les principes politiques invoqués, suscitent des comparaisons avec d'autres révolutions survenues dans le «monde Atlantique».

«Au lieu de se concentrer sur les «vedettes», tel Papineau, comme la plupart le font, l'historien torontois se concentre d'abord et avant tout sur les «habitants», les paysans canadiens-français qui composèrent, avec les travailleurs agricoles et les artisans, l'écrasante majorité des insurgés patriotes en 1837-38.

C'est le grand mérite de M. Greer de faire ressortir avec éclat. Pas surprenant que l'Institut d'histoire de l'Amérique française ait attribué son prix Lionel-Groulx à la version originale de cet ouvrage paru en 1994 sous le titre de The Patriots and the People.

HISTOIRE DU COLLÈGE DES MÉDECINS DU QUÉBEC — 1847-1997

Denis Goulet, Collège des médecins du Québec Montréal, 1997, 264 pages

Pour souligner le 150^e anniversaire de la création du Collège des médecins et chirurgiens du Bas-Canada, le Collège des médecins du Québec a eu l'excellente idée de demander à un historien de raconter par le menu comment et par qui cette institution est devenue unique en Amérique du Nord.

Professeur associé à l'Université de Sherbrooke et spécialisé en histoire de la médecine, M. Goulet met en relief le rôle joué par le Collège des médecins dans l'organisation, l'uniformisation et la reconnaissance de la profession médicale et dans l'instauration d'une médecine de qualité.

L'auteur ne cache pas certains dérapages en matière de protection du public. Il conclut cependant que le Collège des médecins a fait des efforts constants afin que les patients soient traités par des médecins qualifiés, respectueux de leurs droits et sensibles à leurs attentes.

TUR MALKA

Pierre Anctil Sillery, Septentrion, 1997, 202 pages

Les juifs ont été les premiers non-chrétiens à immigrer massivement à Montréal et à tenter de s'intégrer à la société québécoise.

Pour la première fois en langue française, Pierre Anctil, l'un des très rares spécialistes de l'histoire juive à Montréal, en propose une synthèse globale des principaux thèmes.

Ces flâneries sur les cimes de l'histoire juive québécoise (Tur Malka, c'est la montagne du Roi, dans le Talmud) font ressortir ce que le chercheur avait qualifié, dans un ouvrage précédent, de rendez-vous manqué entre les deux communautés.

Même si l'avenir demeure incertain pour les juifs et pour tous les Québécois, conclut la préface de Jack Jedwab, du Congrès juif canadien, «nous ne pouvons qu'encourager l'auteur à poursuivre un travail qui, ultimement, sert les intérêts de tous les membres de la société québécoise.»

LES VISAGES DE L'INTOLÉRANCE

AU QUÉBEC

André Lussier Sillery, Septentrion, 1997, 248 pages

Ces textes d'hier et d'aujourd'hui du réputé psychanalyste et professeur montréalais font ressortir que l'ouverture d'esprit qui anime le peuple québécois depuis quelques générations a été précédée de combats psychosociaux et de grands bouleversements dans les mentalités.

Dans Les Visages de l'intolérance, M. Lussier présente un rappel déroutant de cette poussée collective qui a permis de libérer les consciences, avec la Révolution (que l'on dit encore) tranquille.

De la censure à la peine de mort en passant par l'éducation sexuelle, l'enfer, la violence faite à la femme, cet animateur de la première heure de Cité libre témoigne avec fougue de ses indignations et de ses combats.

LA CONSERVATION DES ÉGLISES

DANS LES VILLES CENTRES

Sous la direction de Luc Noppen, Lucie K. Morisset et Robert Caron Sillery, Septentrion, 1997, 206 pages

Il s'agit des actes du premier Colloque international sur l'avenir des biens d'Église, qui s'est tenu à Québec en juin dernier.

L'exode des populations urbaines vers la banlieue, puis le déclin accéléré de la pratique religieuse, ont fait ressortir un phénomène inédit un peu partout en Amérique du Nord: l'avenir inquiétant des quartiers centraux et, en corollaire, celui des nombreux temples religieux qui les balisent.

Que faire avec ces lieux de culte, délestés de leur vocation première? Les reconstruire, mais à quoi au juste? Et qui en est ou devrait en être responsable? Plusieurs de ces monuments, souvent imposants, ont une grande valeur, non seulement historique et symbolique, mais patrimoniale et architecturale.

Ce colloque de spécialistes offre des pistes intéressantes sur ce qui se fait ailleurs, notamment aux États-Unis, et sur ce que le conseiller municipal Jacques Fiset appelle à juste titre «le devoir de concertation».

LA PRÉTENDUE RÉPUBLIQUE

Christophe Horguelin

Sillery, Septentrion, 1997, 174 pages

Débarqué à Québec en septembre 1660 avec son fils, Jean Péroine du Mesnil est chargé par la Compagnie de la Nouvelle-France d'enquêter sur les finances publiques de la jeune colonie du Saint-Laurent.

Ce voyage est un épisode assez connu des historiens de la Nouvelle-France, qui ne lui ont cependant accordé qu'une valeur anecdotique. Il révèle pourtant une société en butte à une oligarchie, un champ de bataille, économique et symbolique, où la lutte pour le contrôle social soumet tout le monde à de violentes tensions.

C'est avec ce document remarquable sur le pouvoir et la société au Canada (1645-1675) que M. Horguelin a obtenu sa maîtrise en histoire de l'Université de Montréal. C'est le neuvième titre de la collection des «Cahiers du Septentrion», à format commode et prix populaire.

CHARNY

Cédrik Lachance

Les Éditions La Liberté, Sainte-Foy, 1997, 260 pages

Avec les anniversaires qui pullulent, les monographies abondent sur les familles et communautés québécoises, de plus en plus curieuses de leurs antécédents historiques.

Dans cette veine, voici l'histoire d'une collectivité ferroviaire, Charny, commanditée par la Ville du même nom, sur la rive sud de Québec. Texte et nombreuses photos d'époque évoquent l'essor d'une communauté plus que centenaire, étroitement associée à celui du chemin de fer.

Cet ouvrage de vulgarisation d'un jeune historien fait bien ressortir l'évolution de la société charnienne, passant du village mono-industriel à la ville de services et de banlieue de la capitale, au sud du pont Pierre-Laporte. Une bonne bibliographie complète ce document.

ENVERS ET CONTRE TOUS

Harry Bruce, Douglas & McIntyre Vancouver/Toronto, 1997, 172 pages

Tel un passionnant reportage journalistique, cet ouvrage relate la bataille pour la privatisation du Canadien National, complétée à l'automne de 1995. Traduit de l'anglais (The Pig That Flew...), par Patrick Quintal, Envers et contre tous évoque les intrigues des officines ministérielles, la saignée d'une entreprise, la suppression de milliers d'emplois, la métamorphose de la vieille culture du chemin de fer, le pari gagné du ministre Paul Martin et du président Paul M. Tellier.

Railleries et sarcasmes ont fusé, en février 1995, quand le ministre des Finances a annoncé la privatisation du «monstre public», du «titan de métal et de muscles déficitaires». Huit mois plus tard, raconte M. Bruce, «le cochon qui volait» rapportait pourtant plus de deux milliards. Et la première année complète (1996) du CN à titre d'entreprise privée fut la meilleure de son histoire, pourtant longue de trois quarts de siècle. Impressionnant. Pour la préparation de cette époque contemporaine, le valeureux journaliste néo-écossais a passé plusieurs mois heureux à Montréal, en chantant les mérites avec chaleur à son retour dans la baie de Chedabouctou. Ça repose de tous les Bill Johnson qui fulminent dans The Gazette...

Advertisement for 'revue possibles printemps 1998'. Includes a list of contents: UN ART QUI S'ENGAGE, ESSAIS ET ANALYSES, IMAGE, POÉSIE ET FICTION, DOCUMENT, DÉBAT-LANCEMENT. Also includes subscription information and contact details for Revue Possibles.

Advertisement for 'Lire' magazine. Features the text 'La littérature et la peinture: deux engagements voués à la représentation, deux univers en conjonction.' and lists authors like Aquin, Balzac, Beaufort, etc.

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Pour la suite du cinéma direct

L'AVENTURE DU CINÉMA DIRECT

REVISITÉE

Gilles Marsolais
Les 400 coups, coll. «Cinéma», Laval, 1997, 377 pages

Publié en 1974 chez Seghers, *L'Aventure du cinéma direct*, de Gilles Marsolais, avait fait époque en re-définissant le pan des études cinématographiques auparavant désigné par l'appellation de «cinéma-vérité» et en signalant aux yeux du monde, par la même occasion, l'existence d'une cinématographie originale qui pouvait désormais se dire québécoise. Pres de 25 ans plus tard, Les 400 coups font paraître une version totalement refondue et considérablement augmentée de cet essai historique. À l'ombre des 15^e Rendez-vous du cinéma québécois, c'est l'occasion rêvée de signaler que *L'Aventure du cinéma direct* méritait largement d'être revisitée.



Robert Saletti

le transporte, son «moment effervescent», comme le dit M. Marsolais, s'inscrit dans un contexte sociopolitique plus vaste, celui des années 60, propice à la prise de parole et au remue-ménage des idées. Dès la fin des années 50 en fait, des documentaristes américains, français et québécois renouvellent la conception et la finalité du documentaire. En faisant fi de l'esthétisme, en laissant surgir la parole des sujets eux-mêmes, et non en accolant un discours d'auteur sur des séquences déjà composées, le cinéma direct devient un mouvement charnière dans l'évolution du cinéma mondial. *L'Aventure du cinéma direct revisitée* nous donne alors l'occasion de nous rappeler que cette effervescence du direct coïncide avec la naissance du cinéma québécois. Ou, si l'on préfère, que le cinéma québécois de cette époque eut un grand rôle à jouer sur le cours de l'esthétique cinématographique. Certains traits du direct sont en quelque sorte, aujourd'hui, entrés dans les mœurs. Qu'on pense aux fictions de cinéastes comme Jacques Rivette, Jean-Luc Godard ou, au Québec, Charles Biname.

De l'authenticité à la vérité

Ce qui frappera d'abord le lecteur peu familiarisé avec le sujet de l'essai de Gilles Marsolais, c'est jusqu'à quel point l'esthétique du direct qui a marqué le cinéma québécois des années 60 — période euphorique et exigeante qui a vu naître à l'objectif les Brault, Jutra, Groulx et Carle, pour ne nommer que ceux-là — s'inscrit dans une continuité historique. Le direct a des sources (Vertov, Flaherty) qui remontent pratiquement aux premiers jours du cinéma et qui témoignent du combat maintenant séculaire des artisans du 7^e art pour cerner la réalité et ses déguisements. Le direct a également quantité de précurseurs qui ont pour nom Epstein, Vigo, Buñuel (?), Ivens, le néoréalisme ou la Nouvelle Vague. Quantité de cinéastes qui ont misé à des degrés divers sur l'improvisation, qui ont cherché à intégrer à leurs créations les impondérables de la vie, qui ont centré leur démarche artistique sur une quête de vérité.

Si l'on se fie au *Dictionnaire du cinéma* de Larousse, le direct ne constitue pas un courant esthétique à part entière, mais plutôt un sous-ensemble du film documentaire. Il serait en fait le versant engagé du documentaire. Pour Gilles Marsolais, l'histoire du direct ne se confond pas avec l'histoire du documentaire, même si celle-ci est un peu l'armature de celle-là. Et s'il y a engagement, c'est dans le sens d'une quête de vérité qui dépasse facilement les conditions premières de l'authenticité. Tout amateur de cinéma qui se respecte sait qu'un cinéaste peut réaliser un documentaire à l'aide d'éléments qui font vrais (décors réalistes, costumes authentiques, scénarisation minimale) et arriver à un résultat faux. L'authenticité n'est pas toujours garante de vérité. L'histoire du cinéma direct montre qu'en matière d'objectivité le mieux que l'on puisse faire, c'est d'en cerner les limites, d'en montrer les conditions. Ceux qui ont vu *Roger and Me* de Michael Moore sur la fermeture des usines de la GM dans la région de Flint au Michigan seront d'accord: le réel est ce qui peut être saisi à condition d'être mis en perspective, d'être recadré pour ainsi dire.

Bien sûr, si l'esthétique du direct a une histoire, l'heure de gloire de cette soit de vérité qu'il-

Plus qu'une histoire du direct

L'Aventure du cinéma direct revisitée multiplie les manières d'étudier le direct. Ce n'est pas que l'histoire d'un certain type de cinéma. Ce n'est pas non plus que l'histoire de certains moyens techniques (caméras plus légères, appareils de prise de sons plus sophistiqués ou plus petits: le direct est un cinéma léger, flexible). *L'Aventure du cinéma direct revisitée*, c'est aussi un essai dans le sens plus strict du terme. Il y entre donc une bonne dose de réflexion sur l'essence du direct et du cinéma tout court. Il y entre une interrogation sur des notions comme l'improvisation ou des éléments fondamentaux comme l'acteur et le montage. Il y entre une volonté de codification du direct, comme en témoigne la typologie construite par M. Marsolais en fonction du degré de «participation» de la caméra. On aurait ainsi, par ordre croissant d'intérêt esthétique, la caméra absente (ou dissimulée), la caméra participante, qui serait la méthode la plus féconde puisque basée sur la reconnaissance du pouvoir exercé par la caméra de modifier à des degrés divers le comportement des gens filmés, voire d'intervenir sur le déroulement de l'action.

Découlent de cette dernière manière de filmer différents modes d'approche de la réalité, allant du document fondé sur le récit biographique (*Moi, un Noir*, de Jean Rouch) au document fondé sur l'action et la parole vécues (*Pour la suite du monde*, de Michel Brault et Pierre Perrault), en passant par le document fondé sur la fiction (*Shadows*, de John Cassavetes).

La première édition de *L'Aventure du cinéma direct* concernait essentiellement le cinéma documentaire. La nouvelle édition déborde largement ce cadre et marque l'influence décisive du direct dans la cinématographie contemporaine, qu'elle ressorte au documentaire ou à la fiction. Tous les cinéphiles, jeunes et moins jeunes, y trouveront leur compte. D'autant plus que l'appareil éditorial est ici de très grande qualité. Filmographie, glossaire, iconographie, index, tout concourt à faire de cet essai un ouvrage de référence pour quelques générations à venir.

rosal@videotron.ca

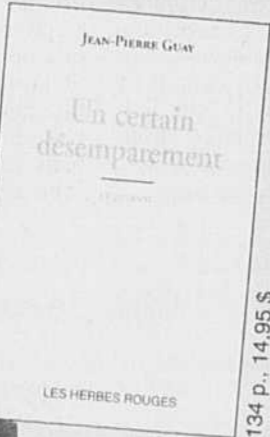
Un mouvement charnière dans l'évolution du cinéma mondial



Une scène de *Pour la suite du monde*

SOURCE CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE

JEAN-PIERRE GUAY Un certain désespoir



Dire les choses comme elles sont, voilà le pari que tient ce travail de contre-censure sans précédent.

LES HERBES ROUGES / JOURNAL

134 p., 14,95 \$

Champigny

SPÉCIAL SEMAINE DE RELÂCHE
TOUS LES TITRES DE
la courte échelle

BAL DES AUBAINES
JUSQU'AU 8 MARS 1998

TOUT À 20%
DANS LES SECTIONS SUIVANTES:

LIVRES*
JEU NESSE
BANDE DESSINÉE
JEUX & DIVERTISSEMENTS
HUMOUR
SPORT
MÉDECINE
SAINTÉ

DISQUES*
POP FRANCOPHONE
POP ANGLOPHONE

PARTITIONS
AU 4380 ST-DENIS SEUL

* D'APRÈS NOS CODES DE SECTION

DE PLUS, JUSQU'À 50%
SUR UNE FOULE
D'ARTICLES SÉLECTIONNÉS

(514) 844-2587

NOUVEAUTÉS



Sous la direction de
Louise Boivin
et Mark Fortier
**L'ÉCONOMIE
SOCIALE :
L'AVENIR
D'UNE ILLUSION**

Saluée comme le nouvel idéal de justice sociale, l'économie sociale est présentée comme une bouée de sauvetage pour lutter contre le chômage. Mais est-elle vraiment en mesure d'affronter les problèmes de nos sociétés? Des auteurs d'horizons divers répondent à cette question en brisant au passage plusieurs illusions.

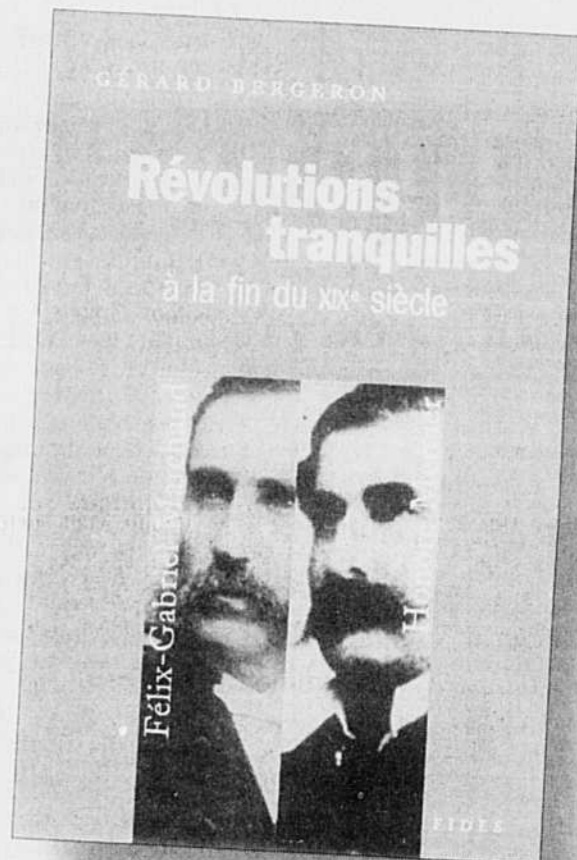
232 PAGES / 21,95 \$

Gérard Bergeron RÉVOLUTIONS TRANQUILLES À LA FIN DU XIX^e SIÈCLE

Félix-Gabriel Marchand et
Honoré Mercier

Des treize premiers ministres et chefs de gouvernement qui ont émergé au Québec entre 1867 et 1900, ces deux hommes politiques se démarquent pour franchir la barrière du temps. Gérard Bergeron montre comment ils ont animé de véritables «révolutions tranquilles» avant la lettre.

234 PAGES / 24,95 \$



JEAN-MARC PIOTTE

Les grands penseurs du monde occidental

L'éthique et la politique de Platon à nos jours



Fides

Jean-Marc Piote
**LES GRANDS
PENSEURS
DU MONDE
OCCIDENTAL**

L'éthique et
la politique
de Platon à nos jours

Pour mieux comprendre l'évolution idéologique du monde qui est le nôtre, Jean-Marc Piote présente l'essentiel de la pensée morale et politique d'une trentaine des plus importants philosophes du monde occidental, dont Aristote, Platon, Pascal, Rousseau, Kant, Nietzsche et Arendt.

608 PAGES / 34,95 \$

FIDES

En vente chez votre libraire

LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Des livres qui raniment la vie

La mort abat et libère, selon le regard qu'on lui porte à travers le prisme des émotions. Sur elle, la connaissance achoppe. Insoutenable, sa présence fait rebondir des pensées oniriques. L'intensité du présent s'en trouve démultipliée.

GUYLAINE MASSOUTRE

AUTO PORTRAIT AU RADIATEUR

Christian Bobin
NRF/Gallimard, Paris, 1997, 168 pages

«*À la question toujours encombrante: qu'est-ce que tu écris en ce moment, je réponds que j'écris sur des fleurs, et qu'un autre jour je choisirai un sujet encore plus mince, plus humble si possible.*» La simplicité est la marque de Bobin. L'homme au radiateur, entre quatre murs vides, capte une fois de plus les résonances du temps qui passe. Pour le retenir, il accroche ses mots aux images colorées de la vie quotidienne. Café, tulipe, pissenlit, rayon de soleil, toute note de gaieté fait chanter sa prose florissante. Aérien, perméable aux détails, Bobin traque le bonheur de se sentir exister.

«*Je me suis laissé faire écrivain pour disposer d'un temps pur, vidé de toutes préoccupations sérieuses.*» Or, cette légèreté se heurte aux mondes sourds et clos de la maladie, antichambre de la mort. Que peut l'ivresse du poète, soucieux de l'odeur du foin coupé, devant le regard d'un enfant orphelin? «*Un bœuf avec des ailes: voilà exactement ce que je suis.*»

Face au malheur de perdre une bonne amie, la gaieté exige une nature endurent. Il y a de la gravité dans la rumeur qui traverse le vide, chez Bobin. Son texte abonde en truelles littéraires qui disent «*le bruit d'une soie que l'on déchire lentement*» et «*le bruit que fait le monde lorsque je n'y suis pas*». Il guette l'invisible, découvre l'imprévisible, entrevoit l'imprécis, le mince, le délicat, au seuil du silence. Des contours de la vie rarifiée, il capte des essences, effleurant l'interdit. Voici passer un ange, une sainte, une âme. Au creux de l'impalpable, il nous rapproche du monde des morts.

L'écriture poétique de Bobin est un tremblement sensible. Lente et méticuleuse, elle s'attache aux gestes fugaces, aux sensations subtiles. Le deuil de cette amie se referme à peine. Les souvenirs cèdent la place à cette qualité de la mémoire, où des bribes de scènes oubliées refont surface, donnant une liberté soudaine à l'absente, sur un fond vide. L'esprit, tendu de noir, voit se profiler «*le bébé qui tient sa mère entre ses bras dodus*», dans ce renversement des rôles qui sied aux vivants lorsqu'un être cher nous quitte.

La prose de Bobin est une dentelle ouvragée. Le fil entrelacé de sa plume digresse et se noue, traçant des rosaces que le lecteur voit disparaître comme des ronds de fumée. Le plaisir de lire Bobin est intense et fugace. On aimerait retenir son élégance, sa lumière. Mais sa prose est trop légère pour résister au toucher. Consolatrice, douce, elle dispense son innocence avec grâce et assurance.

Un brin surannée, elle évoque le temps des fiançailles, ce moment heureux entre la promesse et le mariage, comme si la vie se résumait à une tension entre les mots et la fin. Entre un titre et un point.

Banal, murmurez-vous? Cet homme qui écoute son radiateur gargouiller rédige son journal intime pour vous inciter «*à ce que vous écriviez le vôtre à votre façon, en le datant et en le donnant ensuite à quelqu'un que vous aimez*». A chaque lecteur de recevoir ce don. Témoignage «*pour un brin d'herbe*», cette prose nous aime avec une entéité presque enfantine. On s'y sent centenaire, moineau, sapin. La mort y devient familière. Sa connivence avec le presque rien lui permet d'accueillir également le prince et le gueux. Nous sommes tous invités.

Dans ses livres, on aime les formules heureuses et les chutes bien amorties. Ce journal annuel de l'homme frioleux, sorti de l'hiver, se termine le 21 mars, jour du printemps. La chaleur naturelle et la lumière y célèbrent l'équinoxe. C'est une manière de souligner le point d'équilibre où le jour égale la nuit. Le temps comme les regrets et ne laisse que des symboles à méditer.

LE SAS DE L'ABSENCE

Claude Pujade-Renaud
Actes Sud, 1997, 133 pages

Aéré en courts chapitres — une page ou deux —, *Le Sas de l'absence* livre les divagations d'une femme, affectée

par la mort de ses parents. Ses souvenirs la conduisent à l'aube d'une vie nouvelle.

Ce n'est pas la première fois que l'écriture prolonge une relation avec un être cher, disparu. Mais l'expérience demeure singulière, et la voix, unique. Claude Pujade-Renaud est experte à nous faire sentir la déchéance de la maladie, la prison d'un corps affaibli, le caractère irréversible de la dégradation d'une vie qui s'étirole. Le coma y possède ses mots. Son livre noue et donne des crampes tant la pétrification de la sénilité y est rendue avec intensité.

La dépouille des mourants s'y présente comme un grimoire chiffonné. En effet, la mort, par le travail rougeur de la maladie, y tient une langue étrangère. Chacun doit l'apprendre avant de s'y soumettre un jour. La narratrice, qui n'a pas de nom, a plongé malgré elle dans ce dossier obscur, pour traduire l'ouvrage de la grande muette, cette présence active de la corruption. Au fil du texte, le palimpseste s'éclaircit, en dépit des surcharges. Il emprunte les mots justes pour préparer la venue du cadavre: «*Syllabes saisies d'horreur, glaciation des phrases impuissantes à énoncer leur propre désagrégation*». On dirait que la mer Morte se gonfle soudain en une crue brutale.

Ce roman sur la déchirure, très bien titré, fait sentir la monstrueuse suffocation que provoque la douleur. Le rythme et les mouvements du deuil y sont rendus avec justesse. Rarement, dans une prose, l'affrontement au quotidien rassemble-t-il un tel méliange d'amer et de salé. Les mots ont des larmes. Trois ans après la cassure, les larmes ont aussi leurs mots. Une porte se referme lentement sur le sas vitré de l'au-delà. Puis un jour, dans un escalier, la narratrice prend conscience qu'elle est enfermée dans cette cage. Elle se sent avalée dans le ventre d'un «*cé-tacé*». Voici le mot ultime prononcé. Magique sésame, ouvre-toi! La crue des eaux fait renaître Jonas.

LA DERNIÈRE NUIT AVANT L'AN 2000

Christine Arnothy
Plon, Paris, 1997, 206 pages

Il fallait oser le faire. Réincarner le Fils de Dieu sur terre, au seuil de l'an 2000. Dans le vaste ciel encombré par les bricoleurs de satellites, des carambolages se produisent avec les astres. La lune perd des morceaux. Dieu y perd son latin. C'est pourquoi il capatulle Jean Messie ici bas pour remettre de l'ordre.

Je n'ai pas été convaincue que Christine Arnothy ait de l'humour. Quand elle nous refait *Jesus Christ Superstar*, parce que — le croiriez-vous — son divin héros s'engage comme acteur dans une mauvaise comédie, on assiste aux atermoiements d'un tournage de seconde zone. Remake. Le show-biz a éclipsé Dieu. A travers son succès médiatique, Le messie trouvera-t-il ce juste que son Père l'a envoyé chercher? Cette histoire sans queue ni tête m'a laissée d'un froid sidéral, tout en me donnant l'envie de revoir l'excellent *Jesus de Montréal*, de Denys Arcand.

LE CIEL TOUCHE À PEINE TERRE

Michel Chaillou
Seuil, Paris, 1997, 280 pages

Michel Chaillou, romancier, éditeur, professeur d'université, ressemble à un de ces auteurs féconds de l'ancien Régime qui, maîtrisant l'aisance aristocratique, passent leur vie près de l'office. La prose courante de Montaigne l'a gagné. La liberté de Rousseau l'inspire. Le chantier de Restif de la Bretonne l'enthousiasme. Touche-à-tout, amateur d'anecdotes et passionné par les idées, Chaillou se définit comme «*une sorte d'ethnologue des peuples de l'encre*». Mais si sa culture est considérable, il trouve encore le temps de concevoir ces livres qui manquent dans la grande bibliothèque universelle.

Le ciel touche à peine terre se passe en 1650, en Hollande. Trois voyageurs galopent à travers le pays, en un périple obscur qui les entraîne vers Paris. Lors de ce voyage, les rencontres succèdent aux mystères, les auberges aux nuits à la belle étoile. Peu à peu, le paysage leur rentre dans les veines. Ils se confondent avec le génie du lieu.

Ce livre du voyage est le récit d'un envoiement. Il nous permet d'apprécier comment un fin lettré des Provinces-Unies vécut son odyssée du voyage à pied. Ce tableau flamand nous offre une pérégrination dans le temps, sans heurt ni souffrance particulière. Les silhouettes sont belles, et les cœurs vibrent en harmonie avec les petites villes endormies, au bord des étendues de terres noyées.



Claude Pujade-Renaud
LE SAS DE L'ABSENCE

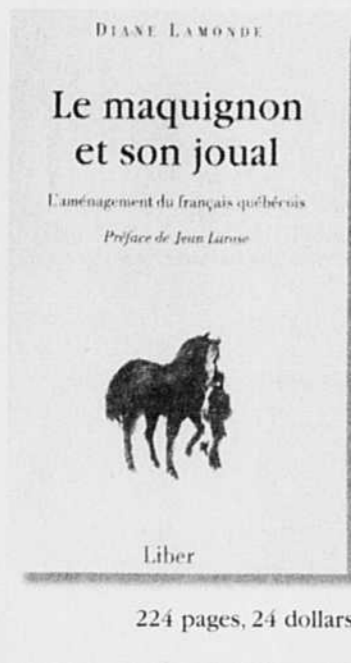
LIBER

Diane Lamonde

LE MAQUIGNON ET SON JOUAL

L'aménagement du français québécois

préface de Jean Larose



224 pages, 24 dollars

LE LIVRE DE POCHE

Dégel littéraire

Quand l'hiver se prolonge, que la capacité de concentration diminue, un temps vient où chaque sortie du soleil, le moindre redoux risquent de nous faire interrompre une lecture. S'il y a un temps pour chaque chose, remettons à plus tard tout ce qui pourrait nous forcer à plus de réclusion et saluons la légèreté, tout à fait soutenable, de ces quelques textes.

MARCEL JEAN

PULP

Charles Bukowski, Le Livre de poche, Paris, 1997, 190 pages

La mort rôde dans ce roman dans lequel le «privé» Nick Belane doit

enquêter sur le cas de Louis-Ferdinand Céline, qu'on aurait aperçu à Los Angeles. Visionnaire de sa propre fin en même temps que témoin de la vogue des *pulp fictions*, Bukowski signe ici un roman de gare dévoyé, un récit policier gonflé de la métaphysique scandaleuse qui habite sa littérature depuis *Le Postier*. *Pulp* est un véritable dernier roman, un texte vibrant qui côtoie la mort, qui l'affronte et l'approuve à travers le geste créateur. Ainsi, dans les dernières phrases qu'il nous laisse, «le vieux Buk» continue-t-il de jouer son rôle d'écrivain lucide et prêt à tout, cela pour constater que l'agonie d'un homme est bien différente de toute la littérature sur la mort. «*Le bec grand ouvert, écrit-il, le Moineau s'approcha de moi et laissa couler sur mon corps étendu ce tourbillon jaune, tout de flammes ardentes et d'écume grondante, qui m'enveloppa pour toujours.*»

EXIT

Paul Clément

Folio, Paris, 1997, 128 pages

Un bon soir, le journaliste Roger Raider tire deux coups de feu en direction de son épouse Laura, de qui il est récemment séparé. Quelques heures plus tard, l'inspecteur Geille, de la Brigade criminelle, amorce son enquête. Entre les deux hommes se noue une étrange relation, qui réserve quelques surprises au lecteur. Peut-être un peu court (la finale aurait gagné à être mieux développée), *Exit* bénéficie de remarquables segments dialogués ainsi que du réel talent avec lequel Paul Clément crée des atmosphères inquiétantes.

LA PETITE AMIE IMAGINAIRE

John Irving
Seuil, Points, Paris, 1997, 176 pages

Dans ce livre qui emprunte la forme des mémoires, John Irving parle de ses deux passions: la lutte et la littérature. Un tel amalgame n'étonnera guère les habitués de son œuvre, qui reconnaîtront là les occupations du personnage central du *Monde selon Garp*. Irving, dont la prose est d'ordinaire foisonnante, est cette fois-ci d'une concision qui ajoute à la saveur de sa galerie de personnages. On s'amusera donc de voir juxtaposés les portraits de professeurs de littérature et d'entraîneurs de lutte, hommes jugés également remarquables par l'auteur qui leur rend un bien bel hommage.

CONTES POUR BUVEURS

ATTARDÉS

Michel Tremblay
Bibliothèque québécoise, Montréal, 1997, 184 pages

Au chapitre des curiosités littéraires, on trouve ces contes de jeunesse, écrits par un auteur qui, de son propre aveu, n'était pas encore prêt à affronter les choses qui comptaient vraiment pour lui. Qu'on se le dise, on n'y retrouve donc pas le Tremblay du Plateau Mont-Royal, ces contes jouant constamment avec l'effet de distance. En avant-propos, Tremblay affirme s'être laissé inspirer



par Jean Ray, Edgar Poe, E. T. Hoffmann et H. P. Lovecraft. On reconnaît sans mal l'influence des trois derniers auteurs (j'avoue ne rien connaître de Jean Ray) dans ces récits fantastiques qui sont une sorte de laboratoire d'écriture à l'intérieur duquel germent les thèmes (mais non le style) qui feront la gloire de l'écrivain montrealais.

UN COMBAT

ET AUTRES RÉCITS

Patrick Süskind, Le Livre de poche, Paris, 1997, 89 pages

Les lecteurs du *Parfum* et de *La Contrebasse* retrouveront avec bonheur le ton singulier de Süskind dans ce délicieux recueil de nouvelles. Quant aux autres, ceux qui n'ont pas encore eu la chance de plonger dans l'univers de cet orfèvre des mots, voici l'occasion rêvée d'y accéder. *Un combat et autres récits*, c'est quatre brèves histoires portées par une écriture d'une extrême précision, quatre histoires dans lesquelles on reconnaît la propension de Süskind à générer puis à analyser des situations obsessionnelles. A titre d'exemple, soulignons le texte qui ouvre le recueil, intitulé *L'Exigence de profondeur*, qui décrit sur un mode grinçant la déchéance d'une artiste dont l'œuvre a été jugée agréable mais superficielle par la critique.

EN AVANT LA ZIZIQUE

Boris Vian, Le Livre de poche, Paris, 1997, 188 pages

Dédions ce Vian mal connu aux auditeurs de Monique Giroux et de son émission radiophonique *Les Refrains d'abord*, diffusée par Radio-Canada sur la bande AM. Les amateurs de chansons françaises prendront en effet beaucoup de plaisir à parcourir cet essai consacré à la chanson. Vian y est fidèle à lui-même, c'est-à-dire jamais trop sérieux, libre et anticonformiste. En complément à ce joyeux essai, *Le Livre de poche* nous offre *Dernière la zizique*, recueil de textes de Vian publiés au dos de pochettes de disques.

Bourses aux artistes professionnels



CONSEIL DES ARTS ET DES LETTRES DU QUÉBEC

La période d'inscription au programme de bourses est actuellement ouverte.

Sont admissibles les artistes professionnels œuvrant dans les domaines suivants: théâtre, musique, danse, arts multidisciplinaires, littérature, arts visuels, arts médiatiques, métiers d'art et architecture.

Pour obtenir la brochure d'information et le formulaire d'inscription correspondant à la discipline artistique qui vous concerne, veuillez vous adresser au Conseil des arts et des lettres du Québec.

Dates d'inscription

Volet 1 Recherche et création: 17 avril 1998

Volet 2 Commandes d'œuvres (théâtre); Avant-scène (musique et danse); Accueil d'artistes en résidence (arts visuels et arts médiatiques, arts multidisciplinaires, métiers d'art, architecture); Spectacles littéraires: 30 mars 1998

Volet 3 Soutien à la carrière: perfectionnement: 17 avril et 14 septembre 1998 studios et ateliers-résidences: 17 avril 1998 déplacement: en tout temps

Bourses de carrière: 14 septembre 1998

Québec, siège social
79, boul. René-Lévesque Est
5e étage
Québec (Québec) G1R 5N5
Téléphone: 418 643-1707
Sans frais: 1 800 897-1707

Montréal
500, place d'Armes
15e étage
Montréal (Québec) H2Y 2W2
Téléphone: 514 864-3350
Sans frais: 1 800 608-3350

Lire un roman, c'est prendre un risque... d'être bouleversé à jamais. Niall Williams nous dit l'âme irlandaise, la magie d'aimer, l'enfance perdue et le miracle d'être vivant. En touchant l'universel, il nous parle de nous.

La Librairie Internationale Kléber de Strasbourg

Quatre lettres d'amour ne craint pas de s'aventurer sur le terrain du merveilleux et du pouvoir de l'amour. Lisez-le et vous entendrez chanter les anges.

Bel Mooney, *The Times*

Un pur exemple du réalisme magique. Un roman de l'Amour.

Paulo Coelho

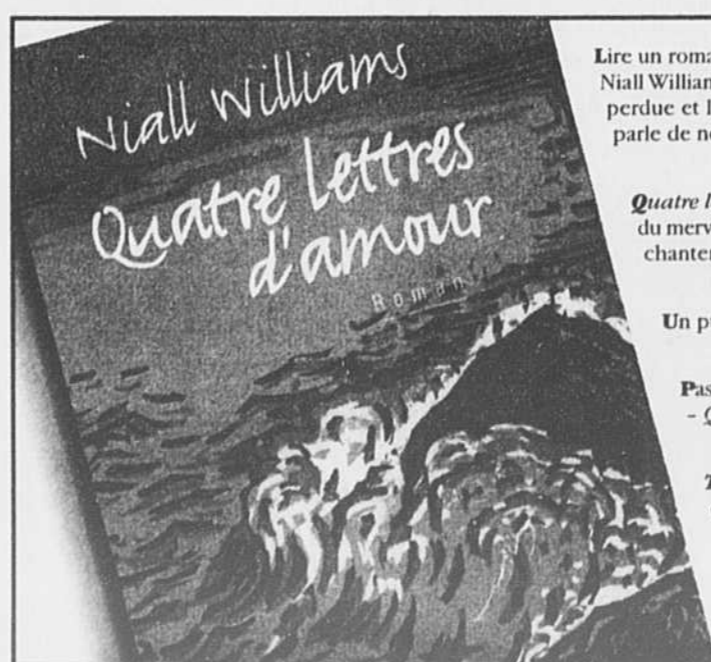
Passion et vérité, hommes et femmes, sentiments et désespoirs - *Quatre lettres d'amour* est un bonheur.

Marianne Faithful

Tristan et Iseult dans l'Irlande d'aujourd'hui. Un roman envoûtant qui redonne ses lettres de noblesse au mot romantisme.

Fabrice Gignault, *Elle*

Flammarion



BOUTIQUE et LIBRAIRIE du Musée

SOLDE ANNUEL

jusqu'au 31 mars 1998

Jusqu'à 75% de rabais



MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

1390, rue Sherbrooke ouest Téléphone: (514) 285-1600

LES ARTS

ARTS VISUELS

Anarchie resplendissante

Une exposition à voir, pour Hurtubise

RÉTROSPECTIVE

JACQUES HURTUBISE

Musée des beaux-arts de Montréal
Pavillon Jean-Noël Desmarais
1380, rue Sherbrooke Ouest
Jusqu'au 24 mai

BERNARD LAMARCHE

Ne vous étonnez pas. La peinture, abstraite de son état, sera sur la sellette toute l'année. Et pour cause. L'histoire nous enseigne qu'il y a cinquante années un petit texte, publié à seulement 400 exemplaires, allait devenir un des fers de lance de la modernité culturelle d'un peuple et engonçer dans ses archaïques reculs la tradition sous toutes ses formes. L'appel du passé étant souvent plus puissant que les forces du présent, diverses manifestations commémoratives se préparent, dont on vous rendra compte tout au long de l'année. Borduas, le mythe qu'il est devenu, sera disputé entre ceux qui vénèrent les figures monacales et pleurent la perte des monuments, repères de l'histoire, et ceux qui, à l'opposé, verront à rabattre ce mythe à des proportions plus humaines et chercheront de nouvelles avenues pour en étendre le compréhension à de nouvelles questions.

La peinture abstraite sera à l'honneur, donc, et les feux braqués sur elle, elle célébrera sa gloire passée et ses combats présents. Contestée de toute part, bousculée par des pratiques artistiques qui se sont attiré l'attention depuis les années 50 et 60, moment où la peinture était encore championne des disciplines, cette dernière résiste encore aux derniers soubresauts de ceux qui la déclaraient morte il n'y a pas si longtemps encore. Or, il faudra se rendre à l'évidence, l'atteinte d'un degré zéro d'une pratique n'annonce sa fin que métaphoriquement, établissant les chroniques d'une mort annoncée depuis que la peinture est née, au fil des divers épuisements de ses paradigmes, qu'ils soient illusionnistes, figuratifs ou spatiaux (si l'on me permet d'esquisser rapidement).

Rien à voir avec les autres manifestations liées à la commémoration du 50^e anniversaire du *Refus global*. La rétrospective de la production exclusivement

picturale de Jacques Hurtubise, au Musée des beaux-arts de Montréal (MBAM), saura combler les visiteurs... pourvu qu'ils ne soient pas trop exigeants pour ce qui est de la mise en scène d'une exposition. Voyez-vous, pour cette rétrospective, le musée a retenu la formule de la chronologie, dans tout ce qu'elle a de plus classique et, dans ce cas, de plus artificiel. Le titre l'annonce (*Jacques Hurtubise: quatre décennies image par image*), ce sont moins les fluctuations périodiques de la production de l'artiste qu'on a placées en évidence que sa longévité comme peintre, qui s'étale sur près de quarante années. Or, quarante années n'équivalent pas toujours à quatre décennies bien marquées. L'effet retors de tels découpages par la chronologie consiste à plaquer une cadence rigide à une production dont les registres sont beaucoup plus fluides. Du macroscopique (quatre décennies) au microscopique (image par image), une réflexion portant davantage sur les différents registres de la peinture d'Hurtubise manque peut-être.

Un des textes du catalogue, de l'historien d'art François-Marc Gagnon, n'a pas tenu outre mesure à respecter, pour tout parcours historique reconstitué, la succession des épisodes picturaux de la carrière d'Hurtubise, mais a également cherché à voir comment différents vocabulaires plastiques — la symétrie, la grille, la gestualité — ont été réarticulés constamment par le peintre. Sans miner complètement le déroulement chronologique, il aurait été fort apprécié, tant la production d'Hurtubise est cohérente au fil des ans, de voir ne serait-ce qu'une salle trancher avec la formule convenue et déployer un accrochage thématique autour d'un des phénomènes plastiques traités par le catalogue. Par contraste, les avenues diverses de la peinture d'Hurtubise auraient été mises en relief. Et le risque, croit-on, aurait été minime.

Vouloir donner des repères précis à cette production est tout à l'honneur du MBAM. Lui consacrer une première rétrospective depuis celle organisée par la Vancouver Art Gallery en 1981 (et reprise au Musée d'art contemporain de Montréal) l'est tout autant. Surtout que très peu d'œuvres

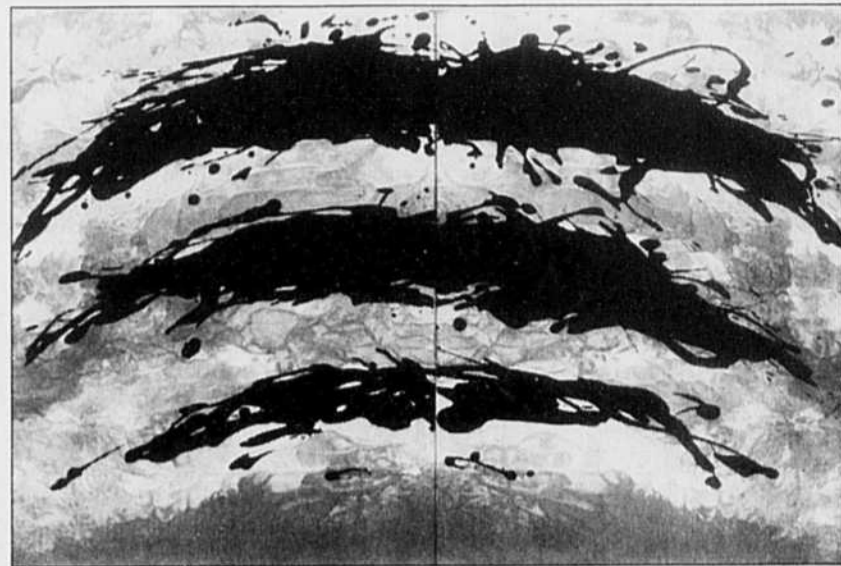
d'art abstrait d'artistes québécois vivants (de surcroît) est entré dans ce musée depuis belle lurette. Mais le genre de la rétrospective classique s'essouffle largement à cause de son manque de dynamisme.

Indépendamment du traitement de l'exposition, les œuvres d'Hurtubise, pour reprendre un des mots qu'on lui connaît, parlent d'elles-mêmes. Mieux que certains sous-produits de l'automatisme et des plasticiens fournis depuis les beaux jours des querelles entre les tenants de l'un et de l'autre de ces mouvements, Hurtubise s'est tenu en un centre, disons, modéré, sans tomber dans la mièvrerie. Dire cela, depuis qu'avec Charles Gagnon, Henry Saxe et Peter Daglish Hurtubise a été associé à l'école new-yorkaise par le critique d'art Claude Jasmin, au début des années soixante (après avoir été jugé très sévèrement par ce dernier), c'est dire peu, tant il s'agit d'un des lieux communs exprimés dans le cas du peintre de la symétrie. Par contre, à circuler dans les salles très remplies de l'exposition, on se rend compte combien Hurtubise, depuis les toiles plus rugueuses du début des années soixante jusqu'aux toiles sensiblement plus fluides d'aujourd'hui, a souvent joué de l'illusion en peinture.

En fait, il s'est joué de l'œil. Il faut l'entendre dire qu'une toile, pour qu'il la juge réussie, doit devenir terrifiante, impressionnante. Or, de la plière qu'on lui reconnaît facilement aujourd'hui, il a toujours usé, littéralement ou plus métaphoriquement, pour chasser l'idée même de construction en jouant du cadrage, comme dans *Philomène* (1966), de la gestuelle (dés)organisée par le découpage des

tableaux en petites surfaces réagencées, comme dans *Pinotte* (1973), et dans les œuvres plus expressionnistes où le dessin prend une place considérable, comme dans la monumentale *Tabocalips* (1978). Dans les plieurs, dans la symétrie également, plusieurs expériences ont été tentées par le peintre, qu'il est possible de retracer dans l'exposition: des globuleuses *Pterodaxyle* du début des années quarante, aux masques évoquant la Chine de la fin de cette décennie, en passant par le superbe et expansif *Carouge et jaune*, de 1985. Reste les toutes dernières œuvres, qui exploitent différents plans du tableau, en y superposant diverses factures qui réservent aussi leurs moments d'étonnement.

Domage que le parcours donné par la rétrospective ne rende pas cette idée de l'expérimentation qui semble avoir animé Hurtubise au long de ces quarante années de production. Que voulez-vous, à vouloir trop ranger, même les dérivés d'un artiste se trouvent emmêlés. Qu'à cela ne tienne, malgré ce conventionnalisme en porte-à-faux avec la production du peintre, la rétrospective des tableaux d'Hurtubise est à voir sans hésitations. Cela dit, on l'aura compris, ce n'est pas à cause de la lente et fastidieuse chronologie que le parcours fournit. Car les explorations plastiques d'Hurtubise débordent de l'angle qu'on a voulu privilégier. L'exemple à suivre, pour le MBAM, demeure encore l'exposition de Magritte, il y a deux ans, qui faisait preuve d'originalité en même temps qu'elle ne faisait pas fi des repères utiles pour les regards moins aguerris. À voir, pour Hurtubise.



Vapona, de Jacques Hurtubise

Toujours Hurtubise

La rétrospective du MBAM s'étend jusqu'aux toutes dernières œuvres de l'artiste, et s'arrête en 1997. Deux autres expositions à Montréal — encore en montage au moment d'écrire ces lignes — s'ajoutent aux 105 œuvres présentées au musée. D'abord, près du MBAM, la galerie Waddington & Gorce donne l'occasion de compléter le parcours de l'exposition muséale en présentant des œuvres toutes récentes, jusqu'au 21 mars (1446, rue Sherbrooke Ouest). À voir le carton d'invitation, la fluidité des dernières toiles de la rétrospective est encore à l'œuvre dans le corpus de tableaux inédits, et les découpages de la surface surprennent encore.

En même temps, rue Rachel, la Ga-

lerie Graff présente *Noir et blanc*, une exposition à caractère historique construite autour, vous l'aurez compris, de tableaux exempts de couleur qui, dira le peintre, lui permettent de ne saisir que la forme. Chez Graff, onze tableaux, répartis entre 1961 et 1995, seront accrochés, présentés par un catalogue, également sous la plume de François-Marc Gagnon. Dans la seconde salle de la galerie se trouvent huit éditions de sérigraphies réalisées dans les ateliers de Graff au cours de l'année dernière. Évidemment, de ces deux expositions, on n'a encore rien vu. Au cours des prochaines semaines, on y fera un saut. On vous en reparle.

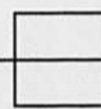
Bernard Lamarche

CHARLES DAUDELIN

L'AVENIR RETROUVÉ

PEINTURES, DESSINS ET SCULPTURES
1945-1998

Vernissage et lancement de la monographie le mercredi 4 mars à 18 heures
Exposition du 25 février au 11 avril



GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark, Montréal H2T 2T3 514.849.1165
Ouvert du mardi au samedi de 10 h 00 à 17 h 30

ŒUVRES RÉCENTES

JACQUES HURTUBISE

VERNISSAGE AUJOURD'HUI
LE 28 FÉVRIER
DE 15 H À 17 H
EN PRÉSENCE DE L'ARTISTE
JUSQU'AU 21 MARS

WADDINGTON & GORCE

1446, rue Sherbrooke Ouest
Montréal H3G 1K4

Tél. : 847-1112 Fax : 847-1113
Du mercredi au samedi de 10 h à 17 h



la galerie d'art Stewart Hall

Centre culturel de Pointe-Claire
176, Bord du Lac, Pointe-Claire, 630-1254

Du 28 février au 29 mars 1998

Hommage à

Betty Galbraith-Cornell, SCA,

peintre

«*Telles que nous sommes*»

Portraits par

Barbara Gollob, photographe

Le public est invité à venir rencontrer les artistes lors du vernissage le dimanche,

1er mars, de 14h à 16h.

Entrée libre • Accessible aux fauteuils roulants

HORAIRE DE LA GALERIE:
du lundi au vendredi, de 14 h à 17 h, lundi et mercredi soirs
de 19 h à 21 h, samedi et dimanche de 13 h à 17 h

Jusqu'au 14 mars

SANDRO CHIA : œuvres sur papier

inspirées des poèmes de Gwendolyn MacEwen

GALERIE DOMINION

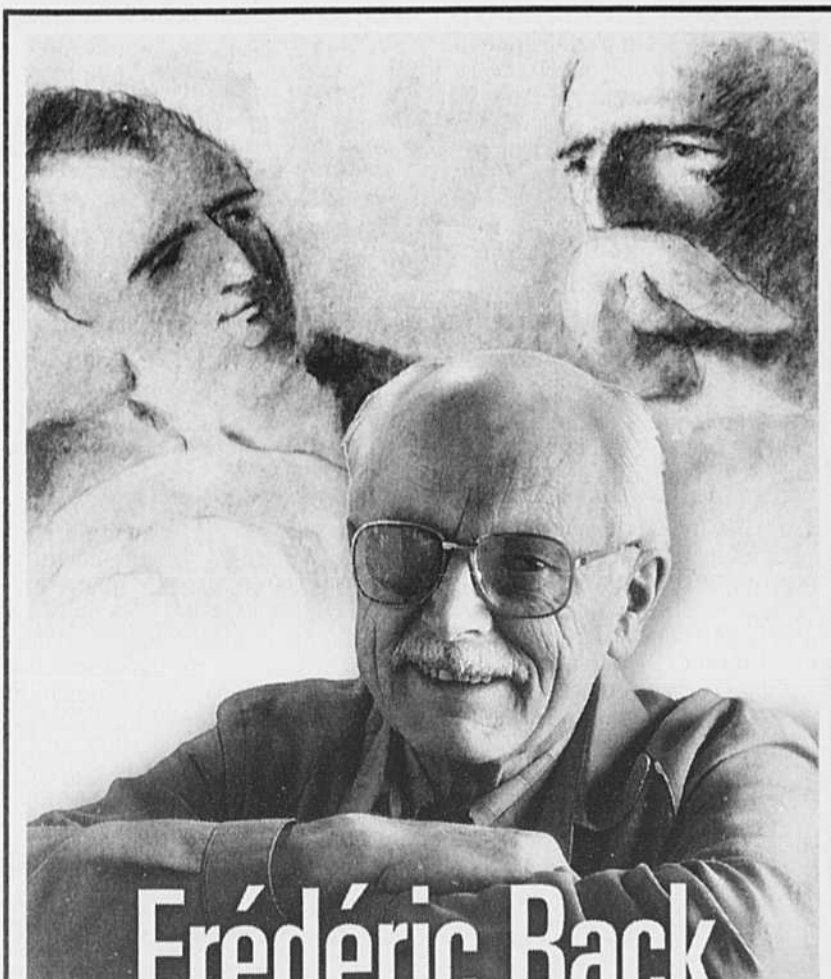
1438, rue Sherbrooke Ouest, Montréal 845-7471

EN COLLABORATION AVEC LES BELLES SOIRÉES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Sur les traces des pèlerins de ST-JACQUES DE COMPELLE

EN COMPAGNIE DE
Mme Marie-Claude Deprez-Masson M.Sc. médiévales
6 au 20 juin 1998
3884,00 \$ p.p. occ. double

RENCONTRE D'INFORMATION LE 19 MARS 1998 R.S.V.P.
C/JP VOYAGES tél. 514 728-4553 PERMIS DU QUÉBEC



Frédéric Back les dessins d'une vie

UNE EXPOSITION DE LA CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE
ET DE RADIO-CANADA

DU 28 JANVIER AU 3 MAI 1998

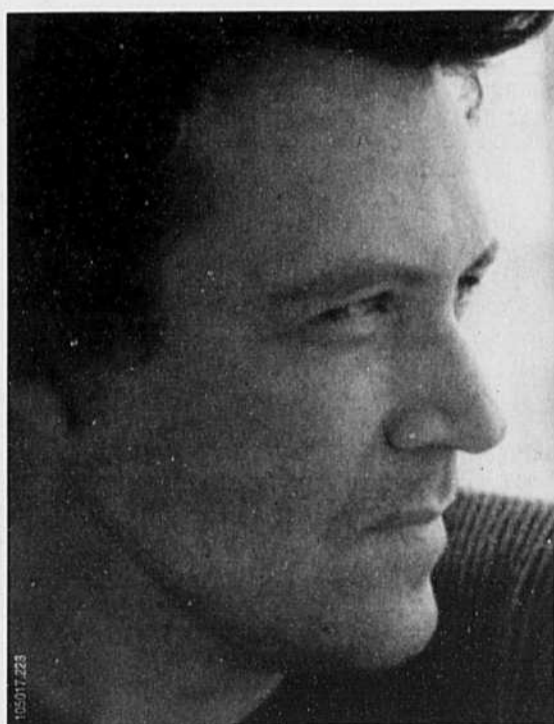
Radio-Canada
Télévision

CIBC
Covitec éclair
L'AJEUNESSE
asifa
canada



Salle Norman-McLaren
335, boul. De Maisonneuve Est
Berri-UQAM
(514) 842-9768

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL



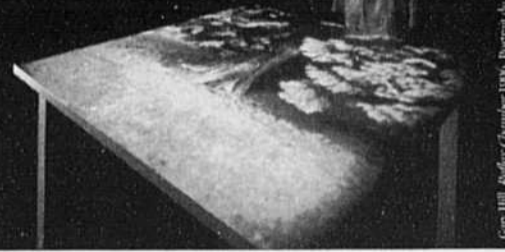
GARY HILL

JUSQU'AU 26 AVRIL 1998

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 847-6226

Hydro Québec LE DEVOIR Pentacom

La force des images et des mots



* LES PARADIS DU MONDE *

L'ART POPULAIRE DU QUÉBEC

Participez à la création d'un totem cinétique
avec le recycleur inventif Florent Veilleux.

Atelier de création pour patenteux en herbe de 8 à 12 ans.

Les dimanches 8, 15, 22 février et
1^{er} mars de 13 h à 15 h

Apportez vos objets de récupération favorisés.
Les places sont limitées. Réservations nécessaires.

MUSÉE McCORD

690, rue Sherbrooke Ouest. Métro McGill, autobus 24
(514) 398.7100, poste 234



Cette exposition a été réalisée par le Musée canadien des civilisations avec l'appui de la Compagnie Ford du Canada Limitée. L'activité Patenteux en herbe est réalisée grâce à l'appui de l'Association des concessionnaires Ford et Mercury de la région de Montréal.

LE DEVOIR

FORMES

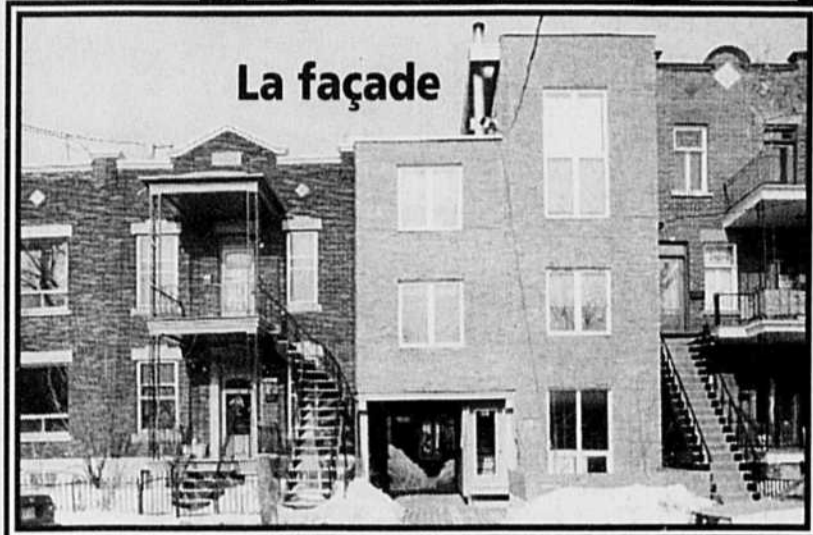
SOPHIE GIRONNAY

Le moins que l'on puisse dire est que la densité, ça ne lui fait pas peur, à Jean-François Potvin. A d'autres, les rêves d'espaces banlieusards, les petits royaumes à conifères «paysagers» et les bungalows à rallonges soi-disant «proches de tous les services» (mon œil!). Citadin jusqu'à la moelle, membre d'un groupe de recherche sur la ville au nom bien significatif de Miracle sur Beaubien, Jean-François Potvin s'est bâti maison, pour lui, ses amis, sa petite famille, et les bureaux de son entreprise Bosses Design... tout ça sur un seul lot montréalais parfaitement standard de 8 m de large, au 7451 de la rue Drolet, en plein cœur du quartier Villeray! Preuve que c'est possible... pourvu qu'on ait la bosse de l'aménagement comme ce designer ex-entrepreneur et menuisier.

Quand il a fait l'acquisition de son terrain, il y a presque neuf ans déjà, Potvin n'était pas encore papa, mais il avait prévu le coup. Aujourd'hui, un deuxième bébé est en route. Et la cigogne, si le cœur lui en dit, pourra repasser quand elle voudra. Cette maison de ville est d'une conception tellement souple et intelligente qu'elle reste ouverte à d'autres arrivages.

Le projet se compose, en fait, de deux blocs d'habitation bien distincts, 1 et 2. Chacun s'élève sur un plan carré de huit mètres de côté. L'un des blocs se place, en façade, en continuité avec ses voisines mitoyennes, l'autre occupe le fond du terrain, en s'adossant à la ruelle. Entre les deux blocs, reliés par un passage en solarium, se trouve une cour intérieure. Balcons et terrasses y communiquent en décrivant tout un circuit en spirale qui a donné son nom au projet, dit de «La Maison Gastéropode»... Que de courses poursuites grisantes et sonores en perspective, pour les futurs petits galopeurs!

Dans le bloc du fond, qui fait deux étages surmontés d'une vigie, habite la famille Potvin. Le bloc de façade, quant à lui, pourtant mordu sur son flanc gauche par la porte cochère, est une merveille d'économie d'espace. En s'alignant sur la hauteur du triplex centenaire d'à côté, Potvin s'est débrouillé pour y empiler cinq niveaux. Les étages supérieurs sont occupés par ses amis, Marie-Suzanne et Bruno (celui-ci est l'ex-associé de Jean-



La façade

L'équipe de Miracle sur Beaubien, devant la maquette de la Maison Gastéropode: Jean-Marie Mouillot, Éric Daoust, Donald Potvin, Jean-François Potvin (manque Lucie Careau).



Les amis

La maquette

PHOTOS ALAIN LAFOREST

FAIRE SON NID EN VILLE

François, du temps où ils tenaient une entreprise de menuiserie et construction, et les deux lascars, bien évidemment, ont construit ensemble cette maison). L'appartement du couple culmine par une mezzanine bibliothèque et une maisonnette avec terrasse et vue imprenable sur les toits.

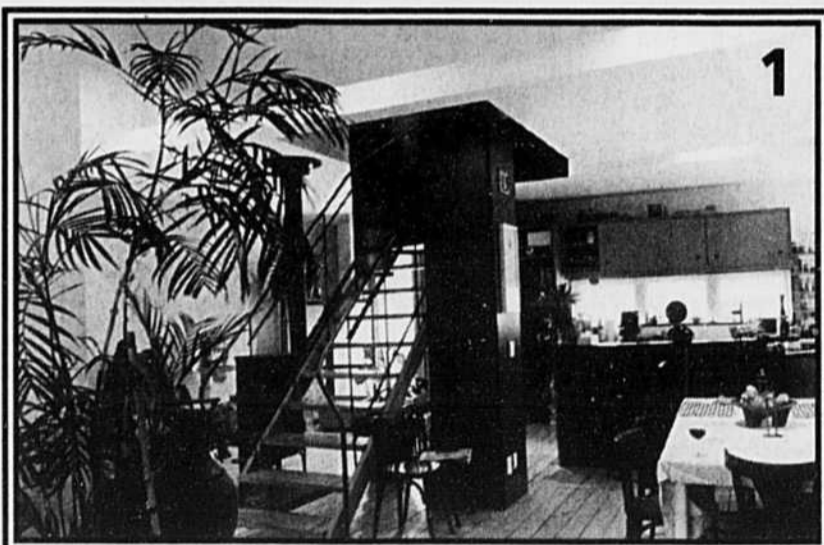
Les deux étages inférieurs sont destinés aux activités professionnelles de Jean-François Potvin et confrères.

Rez-de-chaussée et sous-sol — creusé dans le roc, comme en témoigne sa paroi laissée brute — bénéficient de la même lumière qu'amène la généreuse baie de façade. Au sous-sol se tiennent les réunions enflammées des cinq membres de Miracle sur Beaubien, dans la veine, disent-ils, du «régionalisme critique», à propos de l'insertion des stations-services dans le centre-ville ou du bon usage des terrains vagues. Jusqu'aux petites heures du matin et les fins de semaine, ça réfléchit, discute, dessine, construit des maquettes, pour le bonheur de la théorie. Et puis, quand vient le lundi, les trois du groupe qui sont aussi de Bosses Design montent au rez-de-chaussée et planchent sur les contrats d'aménagement en cours, comme la boutique Dénommée Vincent (à venir, rue Crescent) ou les restaurants La Colombe, rue Saint-Hubert et le Zen, avenue Mont-Royal (l'aménagement le plus connu de Jean-François reste le snack le Petit Alep, tenu par sa blonde Chahla, fille des proprios de l'Alep, le gros).

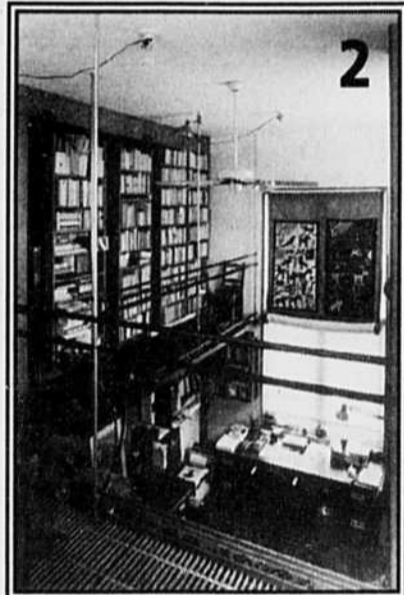
Seul un aménagement intérieur extrêmement habile et soigné permet à tout ce monde de cohabiter sans se sentir à l'étroit. Des murs où la pierre

est laissée à nu, la distribution des ouvertures, l'usage de matériaux de récupération «heavy duty» comme l'acier ou des portes de train, confèrent aux appartements une allure luxueuse. Chaque plancher, à aire ouverte, circule autour d'un pivot central composé de l'escalier en colimaçon, tout léger, et d'une colonne dans laquelle montent les services. Et puis, avantage de se construire soi-même, mille et une astuces gain de place ont été imaginées en cours de travaux.

On l'aura compris, plus qu'un édifice à usages multiples, c'est un véritable mode de vie que Jean-François Potvin a réussi à traduire et perpétuer, dans la conception de cette maison escargot, qui transporte tout sur son dos: travail, famille, amours, amitiés! Sans parler du monde extérieur, qui y trouve aussi ses entrées. Par exemple, l'été, la double porte vitrée de chez les Potvin ouvre directement sur la ruelle, les jassettes entre voisins, les courses à vélos des jeunes, la vie côté cour du quartier. Il ne s'agit pas là d'une commune, tant s'en faut, mais plutôt d'une espèce de ruche, presque un manifeste en faveur de la vie urbaine.



1



2

La Maison Tellier

Les annales ont oublié si c'est à l'annonce du troisième ou du quatrième bébé que Marc-André Tellier et Valérie se résignèrent à quitter leur Plateau chéri pour acheter un terrain dans Ahuntsic. Les vues ouvertes sur la verdure compenseront-ils l'absence d'animation? «Ici, c'est vraiment tranquille...», dit Valérie avec ce flou dans le regard propre aux citadins en exil, peu sûrs encore d'avoir bien fait de s'éloigner. N'exagérons rien, Ahuntsic est encore la ville, et c'est sur un lot tout à fait typique, étroit de 8 m, que Marc-André, bachelier en architecture, a dû dessiner un abri pour sa petite nichée, au 10 595 rue Clark. Comme la ville exige un recul latéral de 1,5 m, la maison n'a plus que 5,5 m de large pour s'étendre... Et ça ne se voit pas du tout.

Peut-être est-ce grâce au plan simplissime, à l'abondance des fenêtres, souvent en bandeau en haut des parois, qui ouvrent sur le ciel et les cimes des arbres? Peut-être est-ce grâce au sous-sol totalement enfoui, qui donne aux enfants une grande salle de jeux, et grâce au salon en rez-de-jardin, qui semble se continuer dehors? L'espace s'offre à bras ouverts. À l'étage, quatre pièces en

rang d'oignon, fermées par des portes coulissantes (ce qui sauve de la place) donnent même à chacun des mignons marmots une chambre à soi.

Au terme de deux années plutôt harassantes, Marc-André Tellier retient de l'expérience que le plus difficile, dans l'autoconstruction, est le rapport avec les entrepreneurs: «qui sont portés à faire ce qu'ils connaissent sans même regarder les plans. Dès que ça sort de l'ordinaire...» Aussi faut-il s'armer de patience et ne jamais relâcher sa surveillance. Voilà qui ne change guère Marc-André Tellier de ses tâches de papa, finalement.

Chose certaine, sa petite maison, ultra-fonctionnelle et très lumineuse, laisse présager une joyeuse et confortable vie de famille pour de longues années à venir. De style moderniste, nette et simplette, elle s'inscrit dans la trame urbaine tout uniment, à en devenir presque invisible. Ainsi qu'un nid dans les ramures.



La famille — le nid

EN BREF Une niche pour l'archi!

Que voilà de téméraires entrepreneurs, ces Pierre E. Leclerc et Michel Archambault! Ils viennent d'ouvrir, dans un immeuble industriel réinvesti par la culture, une galerie spécifiquement consacrée à l'architecture... et à tous ses satellites (art, paysage, design, génie, urbanisme, photo...)

Elle s'appelle «200 m²» et ne possède, en effet, qu'un tout petit 200 m² pour s'exprimer. Comme on dit, c'est dans les petits pots... Pour découvrir si l'exposition inaugurale (portant sur un numéro spécial d'Interface consacré au paysage) fait mentir ou pas le dicton, rendez-vous les jeudi, vendredi, samedi de 12h à 18h au 460, rue Sainte-Catherine Ouest, local 408.

Sur le Québec aussi

Autre lance-ament, autre initiative d'un dynamique trio (Jean Beaudoin, Karim Durand, Martin Leblanc): le nouveau site Internet consacré à l'archivage numérique et à la diffusion de l'architecture québécoise, ses activités, ses nouvelles. En prime, une liste à jour des concours en cours dans le monde, des hyperliens en masse, et autres tentacules sur la toile mondiale. A visiter à l'adresse suivante: www.z-1.org

Galerie de l'Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone : (514) 866-1255

Galerie

IDΣ

Vitrine unique Galerie D'ICI D'AILLEURS OBJETS DESIGN... POUR VOUS!

Pour acheter, collectionner ou, simplement, regarder...

Heures d'ouverture
Du lundi au samedi : 11h à 18h
Dimanche : 11h à 17h